

Nature

Celui qui voudra le mieux échapper à notre conception moderniste du monde, qui nous éloigne absolument de notre environnement naturel et géographique, se devra, par de grandes journées de pluie, de quitter notre Vallée pour se rendre à la résurgence de l'Orbe. Et là, sur le petit pont qui enjambe la rivière à quelque 80 mètres de la source, voyant déferler cette masse prodigieuse d'eau, d'aucuns disent qu'il peut y avoir là jusqu'à 100 m³ seconde, il se posera des questions fondamentales sur ce que recèle vraiment le sol de notre région.

En premier il devra reconnaître que son ignorance quasi totale de la géologie et de l'hydrographie, ne lui permettra pas de répondre de manière judicieuse à ses questions. Le volume des eaux par exemple lui apparaîtra si grand, si impressionnant, qu'il aurait tendance à croire que la montagne va se vider en très peu de temps. Non, qu'il se pensera, il n'est pas possible qu'une rivière puisse débiter autant d'eau sans qu'après quelques heures déjà elle ne s'arrête, ou tout au moins diminue drastiquement son débit. Et pourtant, c'est une réalité, elle ne s'arrêtera pas, et question de débit, la décrue sera lente, de telle manière que la rivière, si au fil des heures voire des jours diminuera tout de même quelque peu son débit, continuera à livrer des masses d'eau considérables. On la verra ainsi toujours écouler des dizaines de m³ à la seconde en direction de Vallorbe et au-delà.

Mais en période de grandes eaux, non seulement il y aura la résurgence principale, mais en plus toutes ces autres qui naissent au pied de la pente occidentale du vallon. Et par des pluie encore plus fortes et prolongées, après de grosses neigées, par exemple, non seulement toutes ces rivières latérales donneront leur maximum, mais en plus il en naîtra de nouvelles, dans les hauts, qui ne sont autres que les deux Grottes aux Fées, la grande et la petite. Le volume total de l'eau conduisant à la rivière principale sera alors si formidable que l'on l'on pourra connaître de la stupeur à être là, au milieu de cette inondation si formidable, avec ce grand bruit d'eau qui vous environne de partout. Et il y a en plus ces grands arbres qui vous dominent, épicéa en particulier, et donnent à cet environnement une beauté stupéfiante sur laquelle plane un mystère que vous ne pouvez pas vraiment pénétrer. On est dans le monde en même temps qu'hors du monde. C'est-à-dire qu'il semble que le présent n'a plus d'importance, et que vous plongez dans une sorte de hors temps, où le passé le plus lointain que vous pouvez imaginer rejoint le présent et même déborde sur l'avenir lui aussi le plus lointain. Ces forces de la nature vous transportent et vous effraient. Vous échappez à votre vie ordinaire pour en rejoindre une autre dont vous avez peine à saisir les composantes.

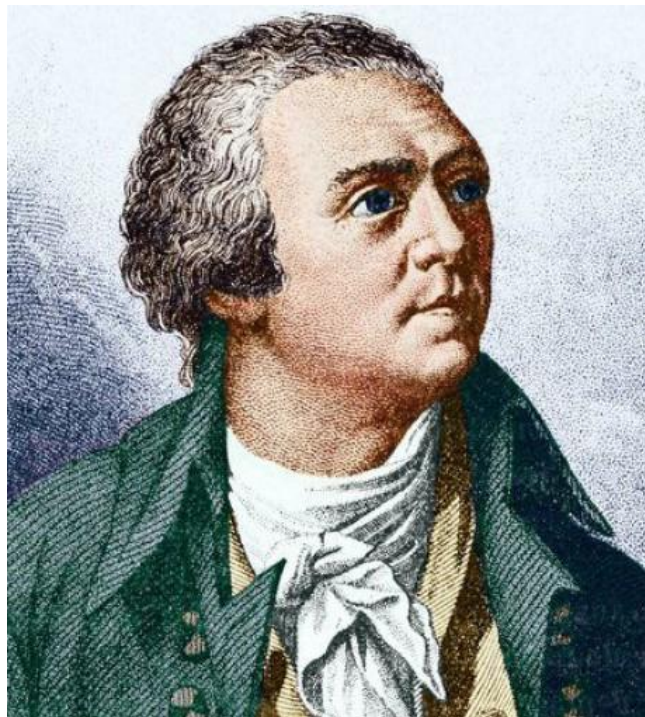
Et bien votre Vallée, c'est un peu cela, c'est cet immense réservoir d'eau qui réapparaît ici. C'est ce complexe extraordinaire, lacs, rivières, grottes, trous, baumes, ruisseaux, emposieux, laisines, que vous découvrirez lors de vos balades.

Ils furent nombreux, les scientifiques qui ont tenté de comprendre et d'analyser les sols de notre région. Mais pour ce qui est des profondeurs où sans doute ils n'iront jamais, il ne reste plus qu'à imaginer ces mondes secrets.

On peut citer quelques noms. Le tout premier, de Saussure, savant genevois vivant au XVIIIe, dirigeait d'ordinaire ses regards du côté des Alpes. Mais une fois n'est pas coutume, il en vint à choisir pour une fois le Jura comme théâtre de ses investigations. On le retrouvera plus bas.

Citons Gauthier et Forel. Arrive bientôt le professeur Samuel Aubert, plutôt botaniste que géologue, néanmoins attaché à la connaissance des sols et de notre régime hydraulique. Son fils Daniel Aubert lui succèdera pour aller plus avant en ce domaine où il excellera. La liste de ses publications est impressionnante.

Bien d'autres ont passé. Une bibliographie générale de la production éditoriale liée à la Vallée de Joux, histoire humaine et géographique, nous permet de les retrouver. Et c'est grâce à tous ceux-là, aucune femme malheureusement dans la liste pendant longtemps, que l'on sait aujourd'hui de manière suffisante ce qui se passe en sous-sol. Et bien entendu comment notre Jura a été formé il y a quelque cent millions d'années, un temps géologique effrayant. Car comment vraiment inscrire notre pauvre vie dans cette immensité de temps ? On ne le peut pas. On ne le pourra jamais. Ce qui fait qu'un jour à notre tour, comme tout un chacun de parmi nous, on devra tirer sa révérence sans avoir compris le monde. Sans même avoir pénétré vraiment cet environnement géologique presque aussi effrayant que ce qui se passe au niveau du ciel, avec ses milliards de galaxies, de constellations, ensemble que l'homme tente d'expliquer à sa manière. Car c'est un fait, les théories se suivent et ne se ressemblent pas toujours.



Horace-Benedict de Saussure (1740-1799).

Tout cela défie la raison. Mais aussi ne doit pas nous empêcher de comprendre que nous ne vivons que par cet environnement, et que détruire celui-ci, c'est menacer de manière directe notre propre vie, qu'elle soit actuelle ou future. Non, les ressources de la terre ne sont pas infinies, au contraire de ce que notre société d'hyper consommation voudrait nous faire croire.

Sources de l'Orbe, voilà notre première et formidable leçon. De Saussure, la joignant depuis la Vallée de Joux, avait été il y a bien longtemps en arrière impressionné par ce site enchanteur. Il l'avait décrit dans un texte magnifique, hymne glorieux à la terre et à celui qui l'a créée. On le trouve dans l'ouvrage : Les lacs du Jura, publié en 1779, l'année où Goethe avait lui aussi passé à la Vallée, juste quelques mois auparavant. Pure coïncidence sans doute.



Spectacle sans doute vu dix fois, mais toujours avec la même stupeur. Ce sont-là nos eaux, s'exclame tout Combier qui se respecte !

Nous allâmes voir cette source en fortant des moulins de Bon-port ; & nous la trouvâmes bien digne de la curiosité des Voyageurs.

UN rocher demi-circulaire, élevé au moins de 200 pieds, composé de grandes assises horizontales, taillées à pic, & entrecoupées par des lignes de Sapins, qui croissent sur les corniches que forment leurs parties saillantes, ferme du côté du Couchant la vallée de Valorbe. Des montagnes plus élevées encore & couvertes de forêts, forment autour de ce rocher une enceinte qui ne s'ouvre que pour le cours de l'Orbe, dont la source est au pied de ce même rocher. Ses eaux d'une limpidité parfaite, coulent d'abord avec une tranquillité majef-

tueuse sur un lit tapissé d'une belle mousse verte, *Fontinalis antipyretica* ; mais bientôt entraînées par une pente rapide, le fil du courant se brise en écume contre des rochers qui occupent le milieu de son lit ; tandis que les bords moins agités, coulant toujours sur un fond verd, font ressortir la blancheur du milieu de la rivière : & ainsi elle se dérobe à la vue, en suivant le cours d'une vallée profonde, couverte de Sapins, dont la noirceur est rendue plus frappante par la brillante verdure des Hêtres qui croissent au milieu d'eux.

ON comprend en voyant cette source, comment les Poëtes ont pu déifier les Fontaines, ou en faire le séjour de leurs Divinités. La pureté de ses eaux, les beaux ombrages qui l'entourent, les rochers escarpés & les épaisses forêts qui en défendent l'approche ; ce mélange de beautés tout à la fois douces & imposantes, cause un saisissement difficile à exprimer, & semble annoncer la secrète présence d'un Être supérieur à l'humanité.

AH ! si PÉTRARQUE avoit vu cette source, & qu'il y eût trouvé sa LAURE, combien ne l'auroit-il pas préférée à celle de Vaucluse, plus abondante peut-être & plus rapide ; mais dont les rochers stériles n'ont ni la grandeur, ni la riche parure qui embellit la nôtre.

Reconnaissons, qu'à l'époque il fallait des personnes extérieures à la Vallée pour nous ouvrir les yeux sur nos propres richesses géographiques et géologiques. Ce qui par ailleurs est toujours le cas, ainsi qu'en témoigne Charles-Hector Nicole, botaniste chevronné et grand protecteur de la nature. Il avait pu écrire ce texte qui mérite de figurer à la suite de celui de de Saussure :

Programme de développement de la Vallée de Joux de 1992

Entièrement d'accord avec les observations de Maurice Meylan, je me permets d'insister sur le projet de prolongation de la voie Pont-Brassus jusqu'aux Rousses. Le Jura français est sillonné de lignes secondaires désaffectées, dont certaines ont été abandonnées peu d'années après leur construction. La non rentabilité de ces voies ferrées a été suffisamment démontrée pour éviter de mutiler inutilement le paysage pratiquement intact du fond de la Vallée. Au surplus, nous serions déjà très reconnaissant de pouvoir conserver le tronçon existant.

Dans l'étude actuelle, un point qui me semble particulièrement important n'a pas été soulevé. Il s'agit de l'esthétique du paysage. Au début de ce siècle déjà, des observateurs étrangers pourtant charmés par cette vallée, notaient que les villages étaient caractérisés par leur laideur architecturale (styles disparates, innombrables verrues et constructions annexes, tôles rouillées, localités mal groupées et très peu arborisées, etc.). Alors que ce dernier point s'est notablement amélioré, il faut bien reconnaître que l'ensemble de la situation s'est aggravé. Il est particulièrement navrant de constater que les constructions érigées par des collectivités sont celles qui déparent le plus nos agglomérations : tours du Sentier, Hôtel de ville de L'Abbaye, Hôtel de France du Brassus, et tout près de nous les énormes masses désespérément grises du Centre sportif. Si les habitants de la Vallée y semblent curieusement indifférents ou résignés, n'allons pas croire que nos hôtes y sont insensibles. Les Suisses alémaniques, plus chatouilleux que nous sur ces questions d'environnement, ne ménagent pas leur réflexions sévères, humiliantes, mais justifiées. On nous dira que du côté français la situation est bien pire (Voir Combe du lac). C'est exact, mais ce massacre du paysage n'excuse pas nos faiblesses. Pourquoi cet aveuglement et ce manque de goût inexplicable, alors que les habitants du haut Jura, jouissent d'un capital nature d'un prix inestimable ?

Concernant les rives du lac de Joux qui pourraient bénéficier d'un meilleur aménagement, nous constatons que les riverains de la zone Esserts-de-Rives – Champ rond, et ceux du parcours Le Pont – L'Abbaye, mutilent allègrement les arbres et arbustes du domaine public pour se ménager la vue sur le lac. Les nombreux promeneurs locaux ou étrangers n'apprécient guère cette désinvolture qui porte gravement atteinte aux charmes naturels du rivage. Il n'est pas du tout indispensable que tout les bords ne soient boisés. A l'origine de nombreux sites étaient simplement herbés, mais de grâce, laissez-nous quelques arbres ou buissons entiers en bordure de ces zones habitées. De plus, plusieurs riverains

utilisent la rive pour y déposer leurs résidus de jardin, alors que la loi actuelle interdit formellement d'abandonner tout déchet en dehors des lieux réservés à cet usage. Les résultats de cette négligence sont souvent affligeants et s'ajoutent aux restes inesthétiques de touristes peu respectueux de l'environnement. En ce printemps 1992, nous sommes profondément choqués de réaliser ce qu'il est advenu des rivages idylliques de notre jeunesse. Il serait actuellement indispensable qu'un nettoyage annuel soit officiellement organisé si l'on désire qu'un développement touristique soit mieux accepté de la population.

D'autre part le niveau moyen du lac, artificiellement baissé, modifie profondément la végétation des rives et nous voyons, l'épicéa envahir des sites sur lesquels aucun arbre ni buisson n'avait jamais poussé. Des sapins émergent même de la roselière des Vieux Chéseau, alors que de nombreux individus colonisent rapidement la steppe herbée située derrière la presque-île. Si nous n'intervenons pas, toute la flore exceptionnellement riche de nos rives est condamnée. Rappelons ici que les abords du lac de Joux abritent les seules stations de l'iris de Sibérie du Jura suisse et français. Certaines variétés d'orchidées sont fortement menacées, et des plantes rarissimes comme la linaira alpine ou la linaira gothique (seules colonies avant la mer Baltique) ont totalement disparu au cours de ces vingt dernières années. Il suffirait, pour maintenir la végétation originelle, de laisser le lac temporairement monter au niveau qui atteignait régulièrement au printemps ou à l'automne pendant la première moitié de ce siècle et qui correspondrait actuellement à la cote 1005,2, quitte à le maintenir à un niveau inférieur en hiver quand le terrain gelé favorise fangeusement le risque d'inondation. Les rivages retrouveraient alors leur équilibre biologique et diminueraient considérablement les frais d'entretien qu'ils occasionnent aujourd'hui.

Charles-Hector Nicole.

Le Combiar a toujours eu le propre, dès l'abandon de la construction des fermes anciennes qui possédaient toutes un style local prononcé et une orientation bien définie, de construire désormais dans n'importe quel style et presque dans n'importe quel sens, utilisant tous les matériaux à disposition sur le marché, ne respectant qu'avec grand peine un plan d'affectation, bref désirant jouir de sa totale liberté en ce qui concerne le bâti. Le résultat est le fouillis que désigne Charles-Hector Nicole.

Cette mentalité, désormais inscrite dans ses gènes, ne changera pas, avec comme caractéristique essentielle une pensée tournée vers le toujours plus, avec la certitude presque absolue que la nature est bonne à tout faire, capable d'être dominée, et ceci y compris dans les zones les plus éloignées et qui pourraient être susceptibles de n'être jamais atteintes par aucun projet. C'est rêver, en même temps que c'est à peu près sans espoir.

Ouvrages « nature » consacrés à la Vallée :

Samuel Aubert, La flore de la Vallée de Joux, étude monographique, Lausanne, Imprimerie Corbaz & Cie, 1901 –

Samuel Aubert, tous articles sur la Vallée de Joux, en particulier ses promenades tous azimuts, textes paru tout au long de la première moitié du XXe siècle dans la FAVJ ou dans la Revue de Lausanne. Ceux-ci retranscrits et rassemblés par Jean-Luc Aubert de Genève.

René Meylan, La Vallée de Joux, étude de géographie humaine et physique, Neuchâtel, 1929

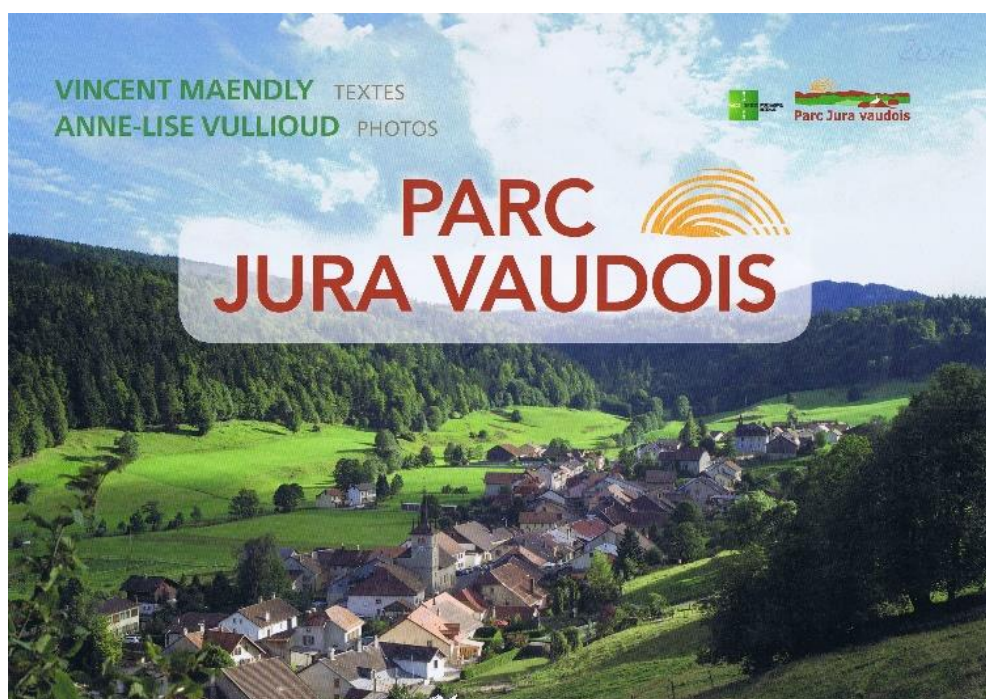
Auteurs divers, Le Parc jurassien vaudois, 24 Heures, 1994

Roger Guignard et Anne-Lise Vullioud, Vallée de Joux, une île à l'envers, Presses du Belvédère, 2010

Auteurs divers, Les eaux capricieuses de la Vallée de Joux, Imprimerie Baudat, 2012

Vincent Maendly, Anne-Lise Vullioud, Parc Jura vaudois, 2015

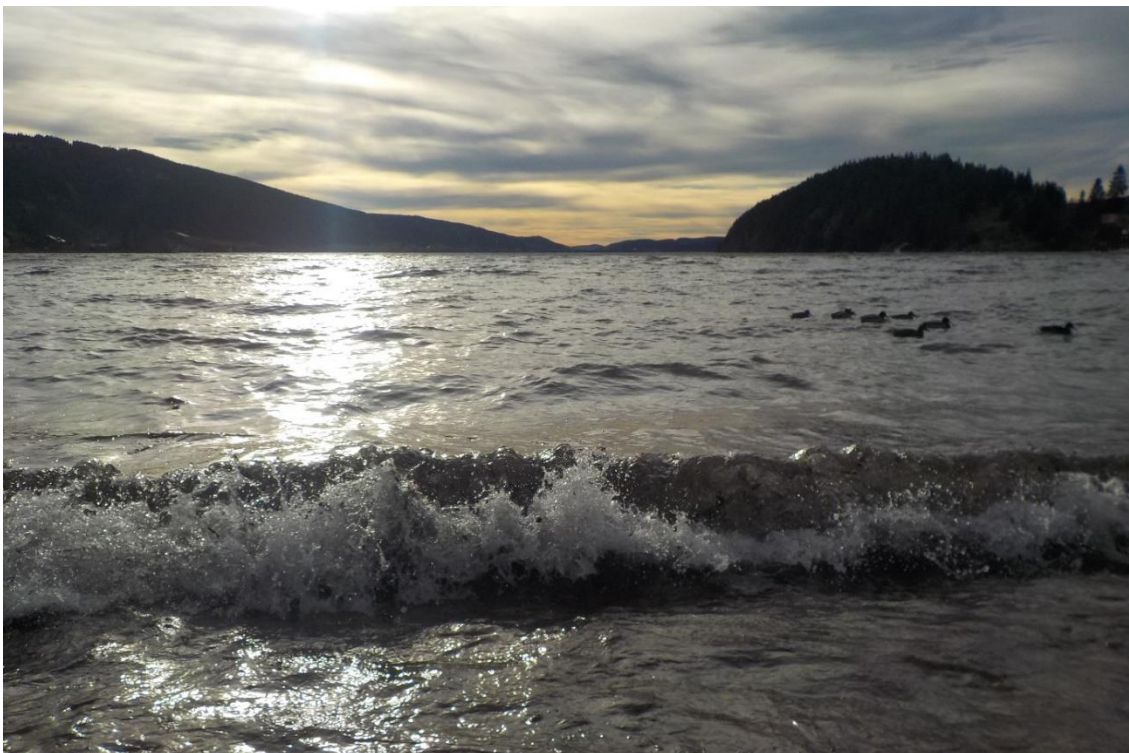
Dominique Weibel, La Vallée de Joux, des images – un regard, 2020.



La Vallée, c'est en premier ses lacs, ses rivières et la **Dent de Vaulion**. On ne sort que peu de ces trois composantes lorsque l'on veut découvrir ou peindre un beau paysage. La Dent offre sa silhouette la plus pure et la plus impressionnante, dès que vous avez emprunté la route du Séchey aux Charbonnières. Cet endroit s'appelle le Plat du Séchey. Notre montagne est alors si belle, d'autant plus qu'elle aurait revêtu sa parure d'hiver, qu'on a peine à croire à pareil spectacle.



Une Dent magnifique à l'arrière plan d'un paysage idyllique, et un lac d'une suprême beauté comme ci-dessous.





Le lac Brent, suivant la lumière, peut être lui aussi d'une splendeur incomparable.





Un mur trace le faîte d' une sommité d' où l' on peut voir bien d' autres sommités, dont en face, le Risoud.





Petit-Risoud ou Crêt-Cantin, on s'enfonce dans le mystère de la forêt.

Ô noir Risoud

Je la vois une nouvelle fois, la vieille maison, avec ses grands arbres aux branches noires, délimitant son chemin d'accès, formant une allée majestueuse. Au cœur de l'hiver. Sans qu'il n'y ait d'autres traces à proximité que celles que je viens de faire, tournant autour sans pouvoir y rentrer. Il me semble un peu que j'arrive chez moi, tant elle parle à mon cœur. Je la sens, la vieille maison, et je l'aime. Et qu'importe son aspect désolé maintenant que plus personne ne l'habite. Certes des restaurations lourdes ne l'ont pas embellie, surtout du côté du vent où une façade de tavillons, ainsi qu'elle était autrefois revêtue, eut mieux fait l'affaire. Mais aller apprendre aux hommes à respecter les moindres éléments des caractéristiques architecturales de ces anciennes bâtisses qu'ils ne sentent pas ? La vieille maison ne leur raconte aucune histoire. Elle n'est plus là que pour l'utilité, pourvu désormais que la pluie n'y rentre pas, le reste est sans importance, qui est composé pourtant de ces éléments de construction que l'on mit en place au siècle passé, ou même au XIXe ou plus anciennement encore. Je regarde les pierres de taille constituant l'encadrement des fenêtres, ailleurs des poutres sur lesquelles le temps s'est marqué, encadrent une porte d'entrée ou cette autre porte plus grande qui est celle de l'écurie... Qu'est-ce qui est d'origine ou qui aurait été remplacé ? C'est un jeu que de reconstituer ce qui fut, et ce que l'histoire et le temps ont pu modifier de cette apparence austère mais belle. Car elle est belle, la vieille maison, dans sa solitude enneigée, au terme d'une allée de grands feuillus, frênes immenses aux grandes branches tristes qu'heureusement l'on ne coupe pas. Allée où tu pénètres avec respect et émotion, et le cœur serré, tu ne saurais expliquer le pourquoi, d'une mélancolie étrange. La vieille maison, c'est certain, maintenant que les hommes l'ont abandonnée, pleure elle aussi. Elle n'aime pas être si souvent et si longtemps fermée. Elle réclame une vie qu'elle pourrait quand même connaître malgré des commodités véritablement anciennes que l'on ne pourrait qu'améliorer.

Je la regarde, attendri, attentif à sa respiration désormais très lente, si lente qu'on pourrait presque croire qu'elle s'est arrêtée. Alors je me retourne et je vois en face de moi les crêtes noires du Risoud, avec juste un peu de blanc qui n'est autre que la dernière neige, ou même celle qui maintenant tombe, mais avec une légèreté telle qu'elle n'est pas sensible, et même qu'elle ne pèse rien, juste mouille-t-elle un peu aux épaules tandis que le paysage qu'elle voile se fait plus doux. Ô noir Risoud, Ô Risoud mythique qu'en d'autres temps et d'autres lieux je vis en enfilade, qui m'apparaissait là-bas, à l'ouest, mystérieux toujours, très noir, tandis que maintenant il est en face de moi, mais avec des crêtes si douces que parmi elles je ne discerne pas la sommité la plus haute. Tout se perd dans une ondulation longue et continue, aucune aspérité, et même aucun repère ne permettrait de déceler un mont plus haut qu'un autre et dont il serait le sommet.

La forêt est noire qui est devant moi, profonde, et tellement que l'on ne s'y risquerait pas. On préfère rester en bordure pour l'admirer dans son austérité farouche. C'est une forêt pour les courageux, en hiver, pour ceux-là même qui la connaissent ou qui savent qu'elle ne les absorbera pas pour ne jamais les laisser ressortir. Oui, tous, ils en reviendront pour retrouver les traces plus connues qui vont d'ici au village. On ne se serait donné des frayeurs que pour le plaisir de revoir le monde, on y aurait découvert une solitude que pour avoir plus d'envie ensuite de redécouvrir la société, si bienfaisante peut-elle être souvent. On ne saurait y vivre. Elle est trop grande et trop profonde, et la nuit, qui saurait l'habiter ? Peut-être dans une cabane, chauffé, protégé, mais pour combien de temps ? Alors restons en bordure et admirons-là plutôt que d'aller s'y perdre.



Je la regarde. Est-elle véritablement explorée ? Ne reste-elle pas au contraire une terre encore sauvage qui recèlerait tout un lot de mystères et d'interdits que l'homme ne percera jamais ? Je l'aime, certes, mais à ma manière, avec respect, et non pas attendrissement, avec modestie et non pas conquérant. Elle sera toujours là, la grande forêt noire, elle accompagnera nos vies jusqu'à ce que nous ne soyons plus. Et puis nous disparaîtrons pour la laisser aller son destin, elle, si grande. Elle en aura connu, des hommes. Et pourtant comme elle s'en indiffère. Il n'y a vraiment que nous pour lui attribuer des sentiments. En réalité la grande forêt silencieuse, elle est comme morte, elle ne parle à personne. Elle ne connaît un semblant de vie que par la faune qui l'habite, autrement son existence à elle, c'est-à-dire sa croissance, est si lente qu'on ne peut même pas en parler, surtout l'hiver, quand les feuillus se sont dénudés pour offrir à leur tour des silhouettes

tristes, parfois presque lugubres. Nous sommes loin de ces forêts du printemps où les verts éclatent et font croire à une renaissance certaine.

Je me retournai pour retrouver la maison solitaire, plus humaine, face à la grande forêt. Je devinai pourtant entre les deux des conversations, mais qui seraient muettes, si cela est possible, comme une accointance, en ce sens que l'on va ensemble au-delà du temps, ici, presque hors du monde. Dans une solitude de l'hiver que rien ne trouble, si ce n'est un skieur qui passe, et puis deux ou trois, pour laisser bientôt le grand silence retomber sur la place.

Il neige quand je prends le chemin du retour. J'ai les bras mous, les épaules fatiguées, je ne cours plus comme à vingt ans. Suis-je ramolli, déjà, que je me dis à moi-même, alors que je n'aurais même pas fait ma véritable croissance ? S'agirait-il déjà de redescendre la pente avant même d'être allé au sommet ? De quoi ? D'une autre montagne qui ne serait que ces idéaux qu'un jour nous nous étions fixés et qui ne seront pas atteints, et de cela nous en avons aujourd'hui la certitude. Mais c'est ainsi la vie, de l'approchant, un essai, une esquisse. Il y a en nous, encore et toujours, ce qui aurait pu être, des rêves. Il y a hors de nous, mais c'est la réalité, certes plus terre à terre, plus humain par contre, une vie de tous les jours, ordinaire, sans éclat, jugée même par moment misérable.

S'il n'y avait ces paysages où nos douleurs se perdent. Hélas, pourquoi les retrouvons-nous toujours ?

David Lugrin mémorialiste.



Bas du Chenit, l'Orbe dans toute sa splendeur.



Admirez ce coup d'œil incomparable que l'on a sur Praz Rodet depuis la Roche Brisèche.





Il faut avoir vu la Lionne en crue. Quel spectacle !



Une source elle aussi d'importance.



Les Amburnex, l'une des plus belles combes du Jura, hiver comme été.



Tout ce qui précède n'est qu'un timide aperçu de ce qu'offre la Vallée de Joux en fait de paysages. Les précédents volumes témoigneront mieux que ces quelques exemples de la splendeur de nos sites. Qui offrent par ailleurs des images complètement différentes selon la saison et le temps qu'il fait ou l'heure de la journée. Il y a là une source inépuisable d'images de tous genres et d'impressions diverses. En fait de quoi faire encore cent livres, tous pareils, et pourtant tous différents.

Cette source n'a pas échappé à l'Imprimerie Baudat qui produit depuis des lustres son calendrier annuel où l'on pourra vraiment découvrir nos plus beaux coins.

Un paysage promu par le Parc jurassien vaudois et par l'OTVJ. A grand renfort de publications diverses. Le sport s'en empare sur lequel nous ne nous attarderons pas.

Rappelons ici le rôle fondamental des Aubert père et fils, Samuel et Daniel, dans le sens de la conservation de ce patrimoine naturel d'une valeur inestimable et que pourtant l'on égratigne peu à peu sans que cela ne dérange beaucoup une population qui s'habitue de manière très aisée aux horreurs et menaces de tous genres.

Le Groupe Nature, lancé dans les années soixante par Charles-Hector Nicole et ses compagnons de route, a tenté d'endiguer les projets les plus fous. Il a aussi veillé avec une attention soutenue à la préservation de nos fleurs les plus rares, en particulier sur le Mont-Tendre. Le dernier président du Groupe en a été Gérard Vuffray, décédé en 2012, écologiste à tous crins qui ne rechignait jamais à se lancer dans la bagarre, avec des résultats pourtant bien mitigés. Dure est la lutte dans ce domaine, le monde économique ayant au final la haute main sur un peu près tout, du centre de la terre aux dernières galaxies !

Un mot des ruisseaux et des rivières. Nous avons déjà vu couler en grandes eaux l'Orbe à se résurgence à Vallorbe et la Lionne, en dessus du village de L'Abbaye. Nous avons aperçu la source du Brassus au début du siècle. Il reste à découvrir le Biblanc, en amont de la Vallée, et à quelque distance de celui-ci, le Pissevache, si cher à Eugène Vidoudez.

De nombreux ruisseau drainent les contreforts du Mont-Tendre. Ils ont été décrit pour la plupart sur notre site histoirevalleedejoux.ch. Du côté du Risoud, les ruisseaux sont rares.

Un seul de tout ceux-là qui ait été revalorisé, celui du Lieu, qui conduit les eaux des vallons supérieurs au Lac Ter.

Le ruisseau du Séchey mériterait lui aussi de retrouver un peu de ses formes primitives. Ce sera bien difficile, perdu qu'il est dans un canal profond.

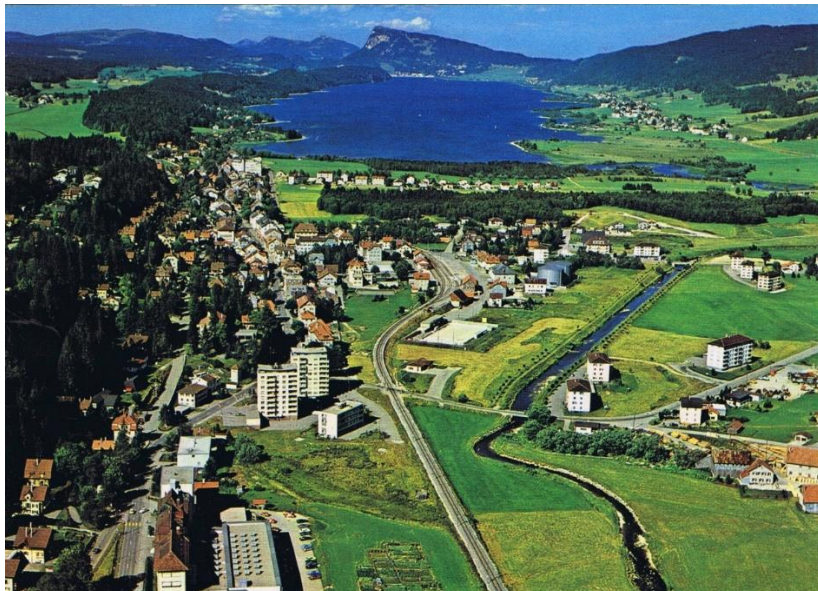
Aux Charbonnières, l'Etat de Vaud propose la renaturalisation du ruisseau de la Sagne dans sa partie inférieure. Cette initiative est heureuse, tant cette arrivée au lac est laide.

Le petit ruisseau de la Fuvaz avait été mis sous terre sans raison il y a trente ou quarante ans. Notre souhait est que lui aussi retrouve son cours naturel en surface, précieux biotope pour les populations, les insectes et les animaux en mal de point d'eau pour s'hydrater.

Bref, il y a là un chantier immense en vue afin de décorseter nos cours d'eau.



L'exemple le plus frappant de travaux d'autrefois iconoclastes. A voir cette sortie résolument horrible, on ne peut que se demander quels furent les abrutis qui ont pu concevoir un tel projet. On applaudira à deux mains le jour où cette innommable balafre sera supprimée.



Cette atteinte au ruisseau de la Sagne n'était rien en comparaison de celle que l'on fit subir à l'Orbe en 1962. Il est vrai que ces travaux permettaient de retrouver un vaste espace alors que l'agglomération du Sentier se développait de manière exponentielle. Il n'empêche que la construction de ce canal telle qu'on peut la voir ci-dessus, n'aurait pas dû être envisagée de telle manière. Imaginons-nous donc ce qu'auraient pu être des projets plus vastes et vieux de plusieurs siècles visant à rectifier l'Orbe depuis la frontière jusqu'au lac !



La zone entre le Brassus et le Sentier, aux abords de l'Orbe, est restée nature. D'une part par une sorte de miracle. Et d'autre part, plus récemment, grâce en quelque sorte à l'initiative dite de Rotenthurm acceptée par le peuple le 6 XII 1987, et qui tendait à protéger les zones humides de notre pays. Elle fut naturellement et hautement critiquée par tous les tenants d'un développement sans limites qui pleurent encore aujourd'hui de cette protection des zones marécageuses.



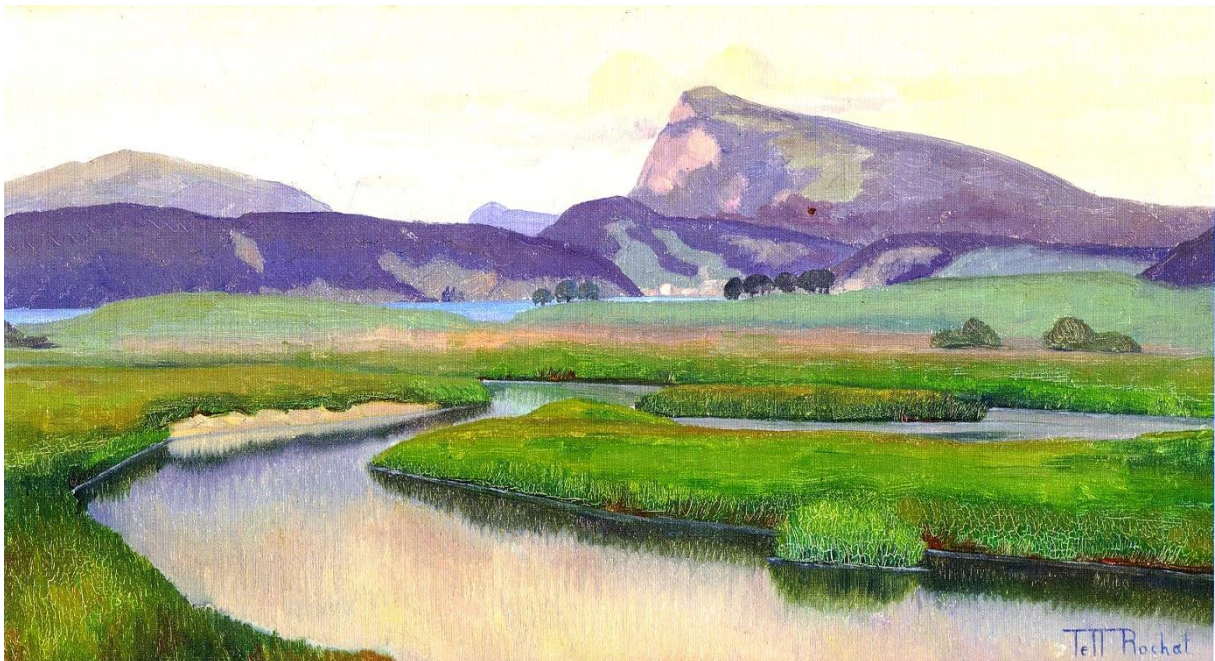
Un « poumon » magnifique au milieu d'une urbanisation galopante.



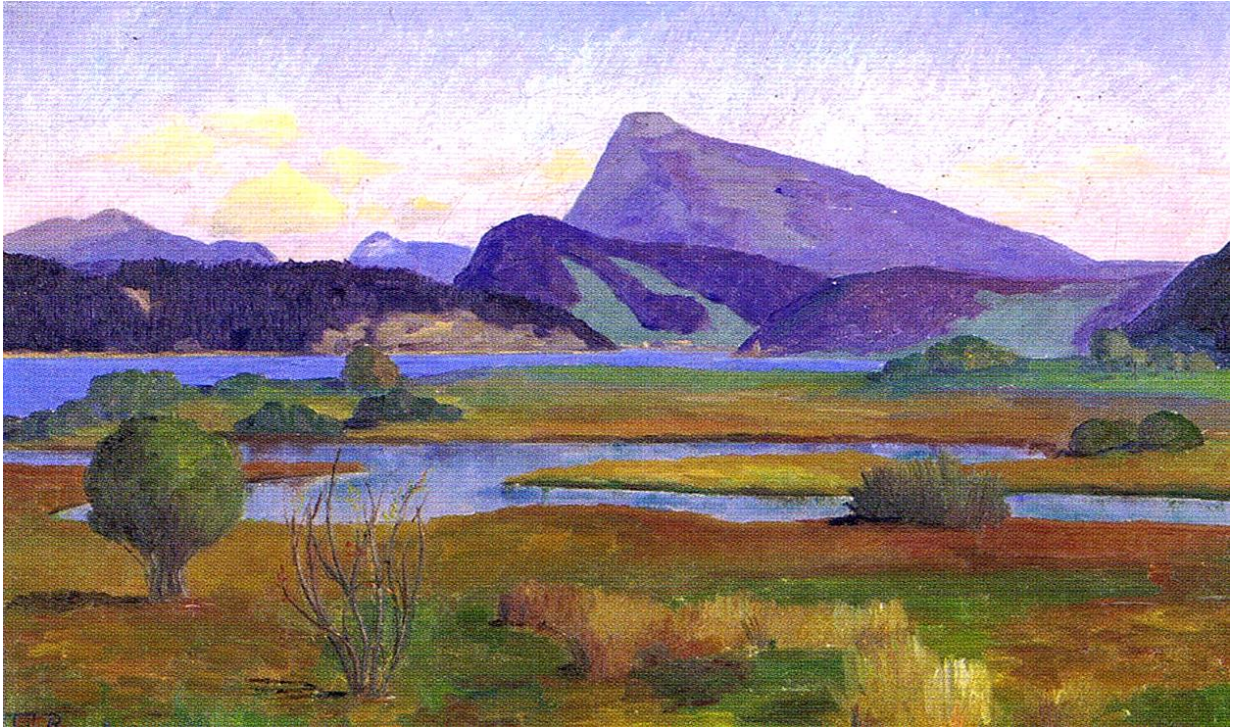
La région tête du lac -Vieux Cheseaux reste une zone d'une beauté exceptionnelle.



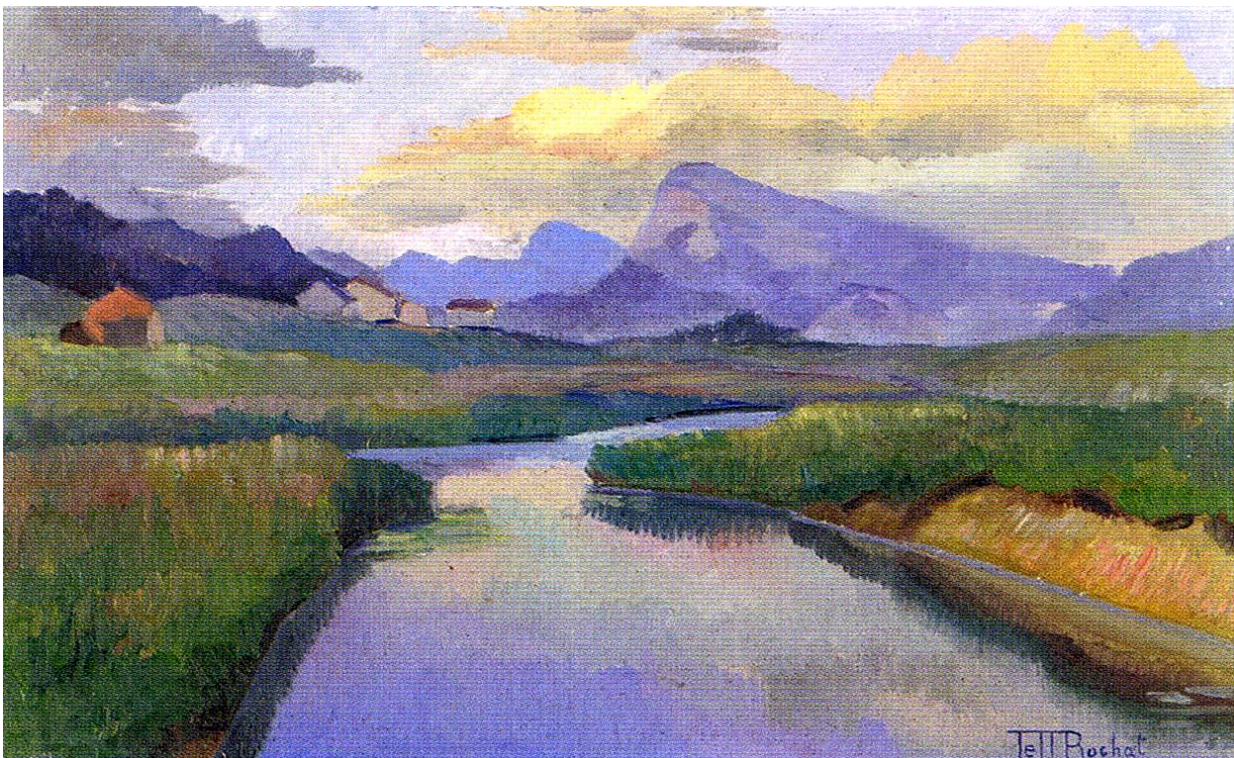
L'Orbe, dès au-dessous de L'Orient retrouve son cours naturel avant de se jeter dans le lac de Joux. Il s'agit-là d'un biotope tout à fait exceptionnel.



Tell Rochat, peintre, avait été sensible à la beauté incroyable de cette zone qu'il avait représentée au moins par deux fois. Il était alors dans ses meilleures dispositions et réalisa là de véritables chefs-d'œuvre. Couleurs peut-être légèrement vivifiées par la copie sur ordi.



Tell RoCHAT a toujours fait la Dent de Vaulion plus pentue qu'elle ne l'est en réalité. Cela n'enlève rien des qualités esthétiques formidables de ses œuvres.



Il donnait aussi une image magnifique de l'Orbe au niveau du Bas-du-Chenit. Tell, est ici un brillant coloriste.

Paul-Louis Mouquin

La Vallée de Joux

Toponymie et inventaire des noms de lieux



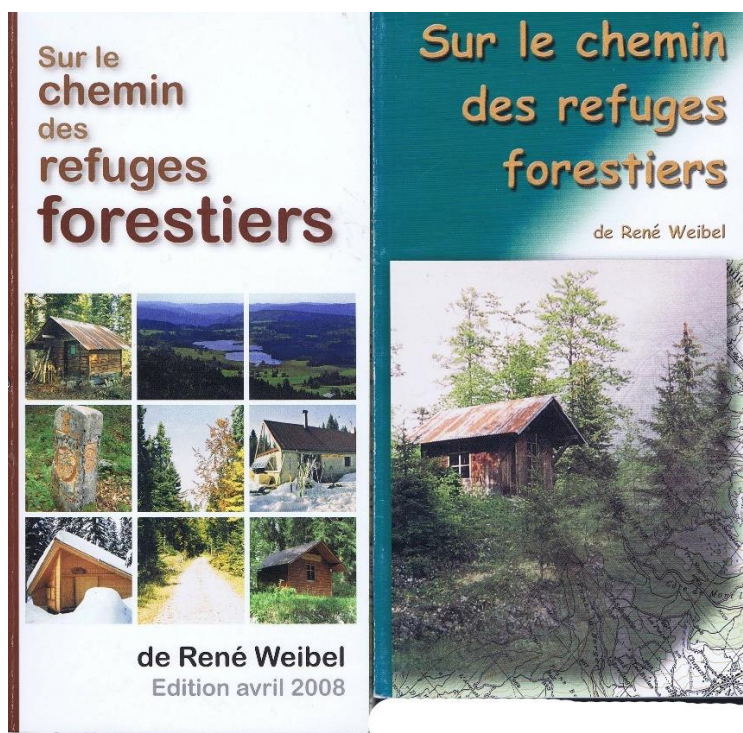
Mars 2005

Paul-Louis Mouquin quant à lui, en 2005, alors qu'il décédait peu après, longtemps baliseur de l'Association vaudoise de tourisme pédestre, devenue Randosuisse, s'était chargé de répertorier tous nos sites et toponymes. Ce travail de moine pourrait servir à l'avenir dans le sens d'une publications plus complète et plus large.

De nombreuses plaquettes, émanant de l'OTVJ, du Parc jurassien vaudois ou de Randosuisse, permettent de découvrir notre Vallée ou les régions voisines dans ce qu'elles offrent de mieux. La liste serait conséquente.

On rappellera aussi l'ouvrage de René Weibel sur les cabanes de notre région qui fut apte à rendre service à tous les amateurs de ces refuges forestiers près desquels il est agréable parfois de griller des cervelas !

Il est de bien compris que la plus discrète de ces cabanes, utilisant uniquement du bois et des écorces, mis à part les clous et le péclet, en plus le fourneau et ses tuyaux et quelques bricoles secondaires, ne saurait être que... l'Hôtel du Bûcheron, bien caché au milieu des forêts et pâturages du versant occidental de la Vallée de Joux. Ici photo du 11 janvier 2022, alors que la neige a fait sa réapparition après des semaines de disette.



Deux éditions pour cette plaquette de toute première utilité. Celle de gauche est de 2008, celle de droite, la première, n'est pas datée.





Le lac Brenet pris du Chenaillon. 2022.



Le Mont-Blanc vu de la Dent.



Les vieux fayards de la Dent résistent malgré des conditions climatiques extrêmes.

Les promenades

Installer des panneaux, ici ou là, est devenu une vraie marotte voire une maladie. Le plus atteint par ces affections graves est encore le soussigné : Promenade didactique du Lac Brenet et Promenade romantique et Belle époque du village du Pont.

Fréquentant ces parcours régulièrement, on ne peut que regretter de s'être investi en ce qui risque de n'être qu'un passage éphémère de l'histoire de ces lieux et villages. Pour la simple raison que ces panneaux se dégradent de manière naturelle, la lumière bouffe littéralement les couleurs, ou de manière humaine, d'aucuns ne pouvant s'empêcher de les balafre à grands coups de couteaux ou de cailloux trouvés à proximité. Aucun avenir. Et pour ce qui est du présent et des années prochaines, la nécessité de renouveler ces panneaux et par cela même d'être amené à trouver l'argent qui permettra de le faire.

Vient de naître à cet égard, et c'est tant mieux et encourageant, La promenade romantique et belle époque du Pont. Président Hugues Vuilleumier du Pont.

La promenade didactique du Lac Brenet.

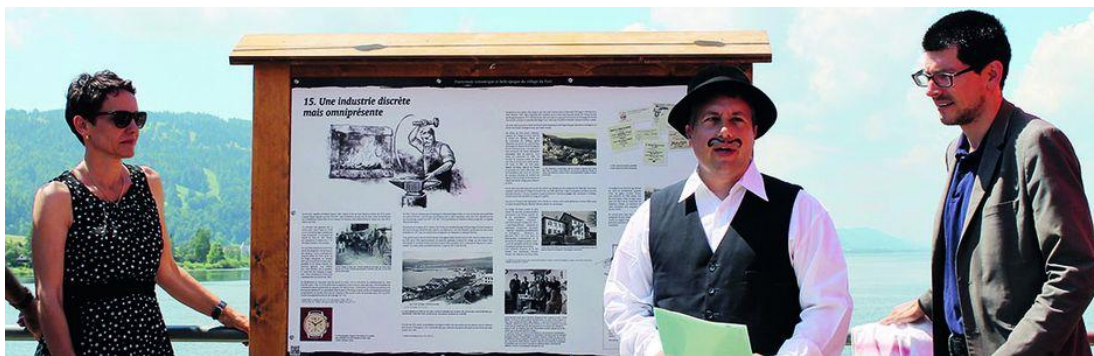
N'avons pas peur des mots, véritable désastre ! Non seulement la plupart des panneaux sont dégradés, mais aussi des personnes qui se sont données la peine de préparer les textes pour deux ou trois panneaux supplémentaires, n'ont jamais vu la réalisation du projet auquel elles participaient. Une promenade en déshérence complète sous la signature de la Société de Développement des Charbonnières au trois-quarts moribonde.



Promenade romantique et belle époque du village du Pont

15 panneaux. Même problèmes que pour la promenade du Lac Brenet. Les panneaux perdent de leur couleur, deux sont complètement illisibles, ayant tourné au brun absolu, et d'autres de la promenade sont rayés. Quelle solution, je vous le demande, pour offrir un peu d'avenir à cette promenade que n'empruntent par ailleurs jamais en entier les touristes débarquant au Pont. Ils longent le quai, ils lisent plus ou moins quelques textes et s'en est déjà fini

Le tout décevant. Malgré que ces panneaux soient malgré tout intéressants et mériteraient de subsister. Conception : texte R. Rochat, dessins : Pierre-Abraham Rochat.



Une inauguration sans grandes pompes. Ce panneau, no 15 et dernier, qui trouvera sa place au départ du chemin pour la Dent de Vaulion, est aujourd'hui en compète déliquescence, et cela après seulement trois ou quatre ans de présence. Vous avez dit garanti pour dix ans ?

Promenade romantique et belle époque du village du Pont

Promenade romantique et belle époque du village du Pont

Bienvenue

Vous êtes au départ de la Promenade romantique et belle époque du village du Pont, composée indépendamment de la Promenade Belle époque du Lac Brenet. Cette dernière part pour aller faire à partir d'ici. Nous vous souhaitons la bienvenue et un bon voyage romantique.

Le panneau que vous venez d'observer vous en dit un peu plus sur les particularités de cette promenade. Elle a été conçue de façon précise et vous devez vous en tenir à la lettre. Elle est destinée au village du Pont. Nous vous invitons à vous promener, belle époque ou belle époque, et à découvrir les beautés de notre pays en un point de vue différent de celui que vous avez l'habitude d'observer.

La promenade romantique et belle époque qui vous propose de découvrir les particularités de notre pays, est une promenade de nature à préserver. La lecture des panneaux, si vous êtes intéressés par l'histoire, vous permettra de mieux comprendre. C'est de découvrir, pour vous-même, ce que nous proposons. Rien ne presse ! La promenade est de plus en plus connue et vous serez à l'aise de la parcourir à pied, à vélo, en canot, en bateau, en avion.

Si vous souhaitez effectuer une promenade plus conséquente, des variantes vous permettront d'aller à la rencontre de nos paysages les plus beaux et les plus romantiques. Vous pourrez de cette manière vous rendre par le chemin de l'Éclaircie au Grand Lac, le chemin du Lac de Joux, et de la montagne, aller à la rencontre de la promenade des Charbonniers du Grand Lac de Lac de Joux. Un itinéraire qui vous permettra de découvrir nos paysages, nos particularités, et nos sites.

Nous espérons que cette promenade sera pleine d'agréments et de découvertes.

Ce panneau est réalisé sous l'égide de la Société de Développement du Pont (SDP).

Rédigé par un comité de
Village du Pont, Charbonniers et population
Comité de l'éclaircie
Bureau local du Grand Lac
Bureau local du Lac de Joux
Bureau local du Grand Lac de Joux
Bureau local du Grand Lac de Joux
Bureau local du Grand Lac de Joux

Société de Développement du Pont
Bureau local du Grand Lac de Joux

Premier panneau aux environs de la gare du Pont. Là par contre en parfait état. Il vous permet de découvrir la promenade romantique et Belle époque dans son intégralité.



Non, ça ne m'intéresse pas trop !

Le Chemin de St. Norbert à l'Abbaye

Promenade à l'intérieur du village, description des vieux métiers par le biais de vitraux réalisés par Anne-Lise Vullioud du Brassus vitraillière. Le panneau no 8 sera une vraie œuvre d'artiste, avec deux scieurs de long dont l'un est si minuscule que l'on peut se demander comment il pourra empoigner une scie et par ainsi venir à l'aide de son confrère situé sous la plante à débiter.

Ceci dit ces vitraux, magnifiques pour les 8 autres, seront sans doute appelé à durer. Il y a tout de même ici un coût d'investissement de près de 100 000.- qu'il conviendrait de respecter. Cette promenade est la prolongation directe de la visite de la Tour rénovée sous le regard de l'ARTA dès 2018. L'abbaye devient ainsi un véritable site prémontré qu'il vaut la peine de visiter. Bienvenue à chacune et chacun



La pêcheuse et non la pécheresse !



Sacré nom d'un petit bonhomme ! Attention, œuvre d'artiste !

Le chemin du bois de résonance

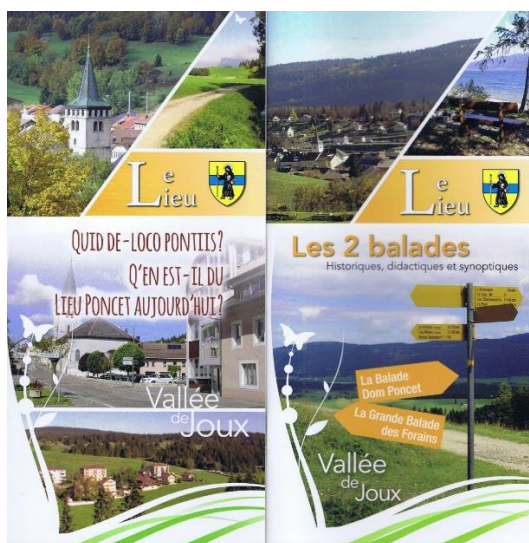
Au niveau des Grands Roches. Le concepteur de cette promenade qui sera sans doute initiée en 2023, n'est pas encore au courant que les panneaux ne font que se dégrader au fil des ans, et reste persuadé, sans doute à juste raison, qu'il vaut la peine d'intéresser le public à la forêt du Risoud qui le mérite. Où le bois de résonance sera évoqué. Conception : Rémy Vuichard, dessins et mise en page Pierre-Abraham Rochat.

Promenade Audemars Piguet

Là aussi dans le Risoud, Nous ne l'avons pas encore parcourue.

Promenade de dom Poncet

Son initiateur, M. Gérard Dubois, a eu la sagesse d'éviter les panneaux. En compensation il offre à tout un chacun qui voudrait accomplir cette double promenade, de pouvoir obtenir les deux livrets qui lui sont attaché au bureau communal. Par ceux-ci, chemin faisant, il apprendra une foule de chose sur le Lieu de dom Poncet.



Sur les sentiers des passeurs du «Risoud »

Seuls quelques randonneurs s'aventurent dans la forêt protégée du «Risoud» au fond de la vallée de Joux. Des conditions idéales pour les passeurs: autrefois, des hommes et des femmes y passaient non seulement de la nourriture, mais aussi des réfugiés. Des bénévoles de l'association «Les passeurs de mémoire» guident les participants à travers cette zone frontalière fantastique avec la France.



Ces promenades sont surtout à parcourir l'été, l'hiver, allez, on oublie tout et l'on s'en va à ski sur les pistes de fond. Parcourir le Risoud sans se casser la tête sur des données historiques ou culturelles, cela vaut aussi la peine. Regarder les grands sapins pendant qu'il est encore temps, se confondre avec cette nature en sommeil mais prête en ses entrailles déjà à repartir, cela vous offrira l'équilibre si indispensable à votre vie. S'oublier, en quelque sorte, pour ne plus penser qu'à son égo, qu'à sa bonne forme du jour, qu'à ses poumons que l'on remplit au maximum, tout cela en laissant son regard se porter sur les mystères de cette forêt quasiment magique. Bonne route. Et à bientôt.

Note : sur les passeurs consulter les innombrables ouvrages qui ont été publiés ces dernières années.

La Randonnée des Passeurs

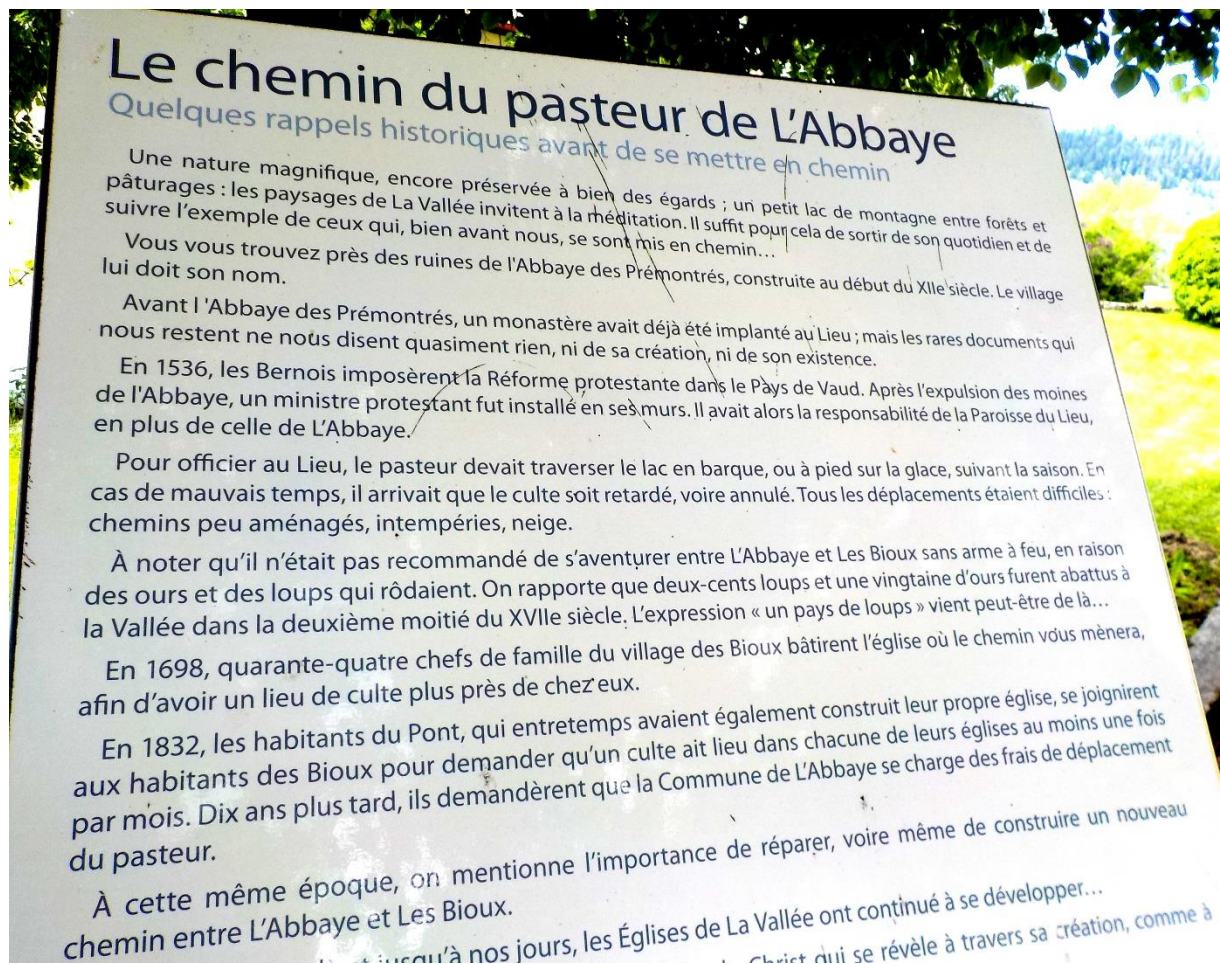
Entre la France et la Suisse, la frontière fut souvent, dans le passé, un lieu d'échanges, de contrebandes et de passages. Entre commerce, légal, illégal et passage d'hommes, les frontières d'un pays sont des passoires. Entre le Jura français (Doubs) et le canton de Vaud, le **Risoux** (ou Risoud) est un de ses hauts lieux d'échanges. Surtout pendant la Seconde Guerre mondiale où bien des personnes (surtout juives) essayaient de fuir un sort peu enviable. Ainsi dans la région du Risoud, des personnes ont aidé à faire passer discrètement ces gens. Pour plusieurs de ces passeurs, la Gestapo installée à Châtel-de-Bois, ils furent pris et déportés.

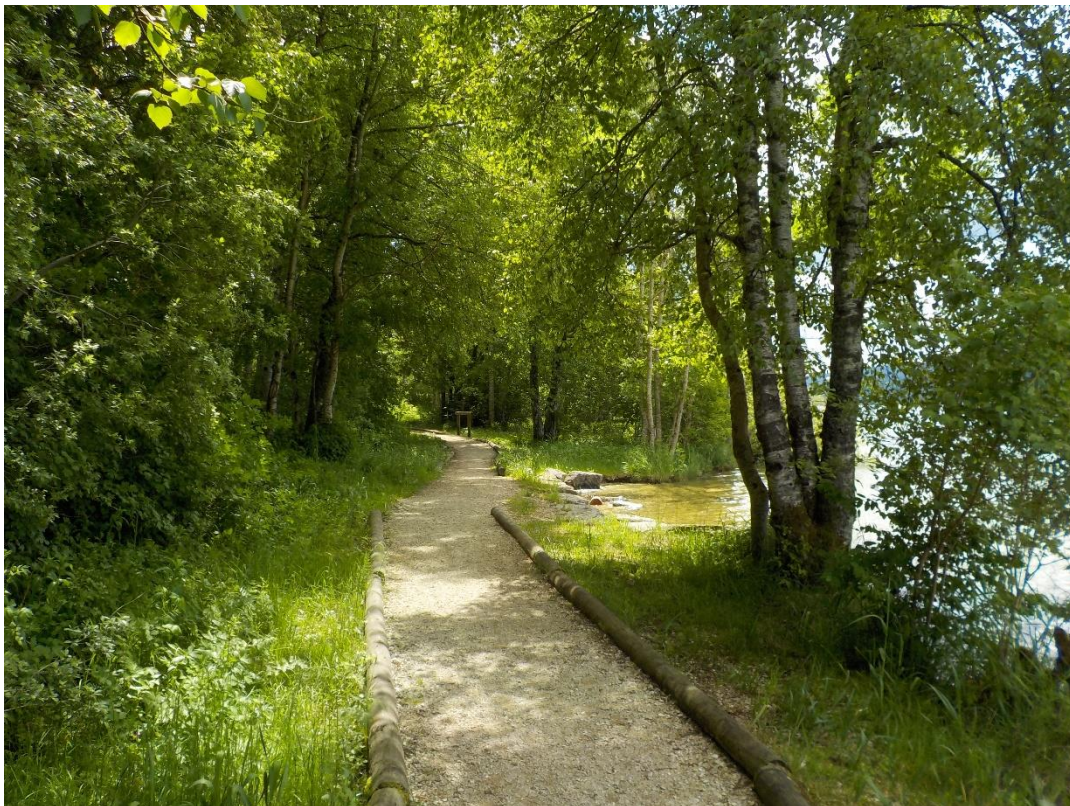
Depuis 2008, une association fait revivre cette page d'histoire à travers une randonnée (dernier dimanche de juin) entre la France et la Suisse, nommée la *Randonnée des Passeurs*. Le sens varie d'année en année, comme le parcours. Mon programme ne me permet pas de participer à cette sortie du matin, alors je décide d'y aller en milieu de journée et à contre sens : partir de la France, petit tour en Suisse et retour. Simple

Le Chemin du Pasteur

Celui-ci fut établi en août 2011 par l'Équipe Œcuménique de Travail de La Vallée. Point de départ, proximité de l'église du village de l'Abbaye, développement tout au long du chemin longeant depuis là le bord du lac de Joux en direction des Bioux.

Le panneau de base détaille le projet.





Un parcours superbe ou quand la végétation est si riche qu'elle vous empêche de voir le lac !



Dieu dit : « Que la terre produise l'herbe verte, avec toutes sortes de plantes et toutes sortes d'arbres à fruits. » Et cela arrive. Dieu voit que c'est une bonne chose.

La Bible, Genèse 1

La nature est généreuse et belle.

Comment te parle-t-elle ?

L'un des panneaux de la promenade. A méditer

Mais abandonnons maintenant la multitudes de ces divers chemins et occupons-nous du temps qu'il a fait plus que celui qu'il fait.

Non, pas des statistiques complètes, simplement quelques notes sur des événements météorologiques plus ou moins extrêmes. Chose amusante, à moins d'exceptions notoires, l'homme oublie vite ce qu'il a pu vivre dans le sens de grands, voire de très grands froids. Et seuls les écrits, en particulier la FAVJ, permettent de retrouver avec précision ces situations météorologiques passées. Ce qui revient à dire que la mémoire n'est d'aucune manière fiable.

Quels événements de ce type aurait-il pu rester en mémoire pour la génération des gens nés avant 1956 : les grands froids de février de cette année-là qui mirent à mal l'arboriculture du pays. La bise alors avait été glaciale et avait gelé bien des conduites dans les maisons. Il ne devait pas faire chaud même dans les écuries.

L'HIVER DE 1879-80.

Quoique nous soyons aux portes verdoyantes et fleuries du joli mois de mai, nous pensons qu'il n'est pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur l'hiver exceptionnel que nous venons de traverser.

Pendant les mois de novembre, de décembre et de janvier 1879-80, tous les pays au centre de l'Europe ont subi un froid constant et très intense. A la Vallée de Joux les plus grands froids ont été observés les 2-3, 9-10 décembre, 21-22-23 janvier, surtout la nuit du jeudi 21-22 janvier où le thermomètre placé dans des conditions particulières, il est vraiment descendu jusqu'à 34-35° centigrades. Ces points extrêmes ont été observés au Sentier au pont de pierre de la route de l'Orient et au hameau de Chez Maître, où l'instrument était à demeure en plein champ, et posé de plat sur la neige, à une bonne distance des habitations et du côté de la rivière. D'autres observations ont constaté de 27 à 29 et même 30° C., on peut les considérer comme la moyenne générale pendant ces nuits les plus froides.

La neige venue avec les premiers jours de novembre est tombée en faible quantité et rarement. A son défaut la glace a abondé partout et servi tout à la fois au plaisir et à la spéculation. Une magnifique couche de 60 centimètres et même davantage unie comme une glace, a recouvert nos lacs, où de nombreux patineurs ont pu jouir de leur exercice sans danger, ce qui n'a pas été le cas, malheureusement, sur d'autres lacs de notre pays qui ont fait un trop grand nombre de victimes. Ce n'est que pendant le mois de février, que quelques jours de mauvais temps ont rendu le lac impraticable aux patineurs: mais alors est venu le tour des ouvriers qui exploitaient la glace, lesquels ont pu travailler et approvisionner largement la glacière récemment construite.

On peut croire que ce froid exceptionnel des trois premiers mois a beaucoup éprouvé les frileux et surtout les pauvres gens sans provisions et sans combustible. Les légumes ont gelé dans les caves, une grande quantité de sources et de fontaines ont tari. L'Orbe dans tout son cours était prise par la glace, la plupart des usines, mues par eau, complètement arrêtées.

En revanche, pendant tout l'hiver, presque sans exception et, pendant que la plaine était sous brouillard, on jouissait à la montagne d'un gai soleil, de chemins secs et libres; les voitures ont roulé depuis le milieu de février; le Marchairuz a été ouvert le 14 mars et ces deux mois de février et de mars, avec leurs jours calmes, le ciel bleu et même les fleurs, ont fait un contraste absolu avec la désagréable et triste saison dont nous sommes habituellement éprouvés à l'entrée de chaque printemps.

Le froid et le mauvais temps sont revenus avec le premier avril pour quelques jours seulement; les apparences ne nous trompent pas, les dernières pluies tièdes et abondantes, la température agréable

et douce dont nous jouissons depuis le 12-14 de ce mois, font espérer une végétation précoce, une bonne récolte et des beaux jours. L'agriculteur peut préparer ses terres et ses semailles, le propriétaire de bétail ou d'alpage son train de chalet, avec joie et confiance. Avant peu le touriste décrochera son sac et son bâton pour courir après les fleurs, les oiseaux, les ombrages, les sommets et s'enivrer de soleil et de grand air.

Dans le bois sourd où la brise s'égare,
Du gai pinson la vibrante fanfare,
Sonne déjà le réveil du beau temps.
La sève monte, à tout donnant la vie;
A ce banquet de l'amour, Dieu convie
L'oiseau, l'abeille, et la gerbe des champs :
C'est le printemps!

Hector Golay.

Le messager de la Vallée de Joux, 21 avril 1880.



1888

NOTE

sur des températures excessives observées en janvier et février 1888,
à la Vallée du lac de Joux,

par L. GAUTHIER

Pendant la période de froid intense qui a régné sur le centre de l'Europe, spécialement au nord de la Suisse, pendant les derniers jours de janvier et les premiers jours de février, la température est descendue d'une façon exceptionnelle en certains points de la Vallée du lac de Joux.

Voici les faits tels que je les ai inscrits sur ma feuille d'observation, et les renseignements rassemblés après coup :

26 janvier : Matin, ciel serein ; quelques stratus venant du SW. indiquent l'approche du mauvais temps ; SW. sensible ; le givre s'est déposé sur les objets en bois en cristaux splendidement formés, de 1 mm. de longueur en moyenne — le 25, leur longueur était de 2 mm. et plus — à 10 1/2 h. WSW.₃, à 11 h. 45 min. SW.₄ ; ces coups de vent nous amènent la neige, qui tombe pendant le reste de la journée et dans la nuit.

Baromètre à 0° : 680.5 ; nébulosité de la journée, 5.5 ; pluv. 23 mm. ; neige, 10 cm.

La colonne d'alcool du thermomètre à minima étant discontinue, la température n'a pas été observée à la station avant le 3 février ; elle l'a été, en revanche, par diverses personnes de toute confiance, et dont j'ai vérifié les thermomètres.

27 janvier : Ciel couvert au matin ; la neige tourbillonne SW.₃ ; des cumulo-nimbus traversent la vallée de l'W. à l'E. ; après-midi, quelques éclaircies ; le soir, neige.

Bar., 678.6 ; néb. moy., 7.3.

28 janvier : Ciel couvert ; neige par averses traversant, comme les nuages, de l'W. à l'E. ; la neige cesse vers midi et recommence vers 4 h. ; le ciel devient peu à peu nuageux ; les nuages viennent très vite de l'WNW. J'ai pu, par une trouée, apercevoir la lumière rouge cuivreux de la lune au commencement de l'éclipse. A minuit, la vallée était complètement obscure.

Néb. moy., 9.3 ; pluv. pour le 27 et 28, 18 mm. ; 20 cm. de neige.

29 janvier : Ciel serein durant toute la journée ; beau soleil ; air vif ; soirée splendide ; la lune brille d'un vif éclat et les étoiles sont peu nombreuses ; la neige crie bien fort sous les pieds des passants pressés. Le froid, à 9 h. du soir, saisit tout le corps ; calme complet.

Néb. moy., 0.

30 janvier : Ciel serein ; journée très belle ; le givre est abondant et se dépose sur la figure, les cheveux, etc. ; de légers brouillards traînent sur le sol. Le froid saisit le corps entier ; la figure et les mains deviennent douloureuses. J'entends deux élèves de 13 ans qui ont une demi-heure de marche à faire pour venir au Collège se dire très sérieusement : « Ah ! la vie est dure, quand même. » — « Bah ! allons toujours, le temps passe. »

Au bas du Brassus, un thermomètre à mercure placé en dehors d'une fenêtre d'un rez-de-chaussée (2 m. au-dessus du sol), du côté nord, marque entre 7 et 8 h. a.-m., — 26 $\frac{1}{2}$ ° C.

Au Sentier, l'instrument de M. E. Baud, placé à 3 cm. en dehors de la fenêtre, au premier étage, du côté du levant, marquait à la même heure — 31° C.

Un thermomètre à alcool, construit par M. E. Gautschy, opticien, est encastré dans le mur de la maison de M. A. Meylan, mitoyenne de la précédente. Il était à — 29° à 8 h.

M. Alfred Golay est allé à 8 h. sur le pont de la route Le Sentier-Orient de l'Orbe appelé le Pont-Neuf. Son thermomètre, exposé à l'air pendant 20 minutes, a donné — 35°. L'observateur n'a pu rester plus longtemps en cet endroit.

Durant l'après-midi, un air léger de bise s'est levé. En allant au Sentier, entre 1 et 2 h., je ne pus m'empêcher d'admirer la vallée, tant était grande l'harmonie des couleurs et des lignes. Le froid n'était pas trop intense alors que le soleil couchant illuminait de ses reflets rouges les pentes du revers, car j'ai pu porter divers paquets sous le bras, la main étant dehors et nue.

Bar., 669.2 ; néb. moy., 0.

31 janvier : Ciel serein ; légère brume rasant le sol. En arrivant hors de la maison, le froid m'a produit l'effet d'un dévêtement instantané. La barbe, les cheveux, les épaules se couvrent d'aiguillettes de glace ; la figure semble recevoir un jet de lancettes ; la peau tire par places et brûle. Tous les élèves, arrivant au Collège après une course de 20 à 45 m., ressemblent à de petits vieillards. Au-dessus de chaque maison, de chaque cheminée,

de gros *tortillons* de fumée blanche sortent pressés et roulent sur le toit sans pouvoir s'élever, et ainsi durant toute la journée et quasi toute la nuit, les maisons éparses sont surmontées d'un panache blanc qui se découpe sur le ciel bleu ou sur le noir des forêts de sapins. De vrais nuages de fumée planent au-dessus des villages le Sentier et le Brassus.

Au lever du soleil, des cristaux de glace scintillent dans l'air, dansant la danse des atomes.

Le thermomètre du bas du Brassus a marqué entre 7 et 8 h. — 36° C.; au Sentier, celui de M. E. Baud — 36°, celui de M. A. Meylan — 34°, et sur le Pont-Neuf, M. L. Meylan, marchand de fer, a mesuré — 41° après 10 minutes d'exposition.

Derrière-la-Côte, soit à 65 mètres plus haut que le Sentier, le froid n'a pas dépassé — 34° ce jour-là.

A midi, le thermomètre de M. E. Baud, qui a reçu les rayons du soleil depuis 8 $\frac{1}{4}$ h. à midi, marque — 17°.

Etant venu au Sentier en portant à chaque main une valise, j'ai ressenti le froid, et c'est par des frictions répétées que j'ai prévenu la congélation. Pour le coup, l'air était transparent et le ciel bleu, mais, malgré la beauté du panorama, chacun filait son chemin le cou dans les épaules, le menton dans la poitrine.

Depuis 5 h. du soir, de longs strato-cirrus, venant toujours de l'WNW., s'empourprent, se soudent entre eux et, à 9 h., le ciel est tout à fait couvert.

Bar., 8 h., 668.9; 1 h., 666.4; 5 $\frac{1}{2}$ h., 666.5; moy., 667.3; néb. moy., 3.3.

1^{er} février: Ciel couvert; la neige tombe et ne cesse que le soir; le SW. souffle de plus en plus fort du matin au soir.

Bar., 666.3; au Brassus — 7° le matin; à la station, th. max., — 4°; pluv., 2.7; neige, 5 cm.; néb. moy., 9.7.

2 février: Le ciel couvert devient nuageux; le soir il est serein.

Bar., 678.5; th. max., — 1.0; néb. moy., 6.7.

3 février: Ciel serein; brumes légères traînant sur le sol; aiguilles de glace; à midi, quelques cirro-stratus.

Bar., 678.3; th. min., — 22°.0; th. max., — 4.0; néb. moy., 1.
Au Brassus, th., — 21°.5.

12 février : Matin, ciel voilé, strato-cirrus du SW.; dès 9 h., coups de vent SW.; à 1 h., 2 h., 3 h. jusqu'au soir et dans la nuit, pluie et neige.

Bar., 670.0; th. min., — 9.0; th. max., + 4.5; pluv., 16 mm.; neige, 9 cm.; néb. moy., 8.7.

13 février : Le ciel couvert s'éclaircit, SW. \star , soir serein.

Bar., 673.4; th. min., — 2.0; th. max., + 2.0; néb., 4.0.

14 février : Ciel serein; le brouillard plane de chaque côté de la vallée vers 1300 m.; dès 7 à 8 h. il descend en ondulant et par longues strates (2 1/2 km.); à 8 h. il est au fond de la vallée; depuis 10 h. la neige tombe en beaux cristaux grands et bien formés et tombera pendant cinq jours.

Bar., 672.8; th. min., — 21.7; th. max., — 1.0; néb., 9.3.

15 février : Couvert, neige par NE. pendant tout le jour.

Bar., 665.2; th. min., — 5.2; th. max., — 3.5; néb., 10.

En coordonnant les indications du baromètre, des courants aériens, de la nébulosité, de l'état hygrométrique de l'air, je crois pouvoir expliquer comme suit cette brusque et grande chute du thermomètre.

Durant trois jours, le soleil, entièrement voilé par de gros nuages à neige, n'a pu que faiblement réchauffer l'atmosphère. Une abondante chute de neige (20 cm.) a complètement tamisé l'air et l'a débarrassé de tout brouillard. Les nuages se sont dissipés le soir seulement, dès 5 heures, si bien que la durée du rayonnement a été le plus longue possible. Le courant WNW., qui a soufflé sans discontinuer du 28 au 31, dans les hauteurs, agissant comme aspirateur (le baromètre est tombé brusquement), a favorisé le rayonnement sans pourtant faire naître de courant terrestre ascendant. Le calme complet de la vallée, depuis le fond jusque bien au-dessus des deux chaînes du mont Tendre et du Risoux, a permis aux diverses couches d'air de s'ordonner de bas en haut dans l'ordre de leurs densités décroissantes au fur et à mesure du refroidissement.

Ainsi toutes les causes qui peuvent activer le rayonnement terrestre se sont trouvées en jeu dès le 28 au soir au 31 au matin, entre 7 et 8 heures, le soleil se levant à 8 1/4 h. Le refroidissement a augmenté du samedi au mardi, sans que 8 heures de soleil chaque jour aient pu l'atténuer; il a atteint son maximum

d'intensité au fond de la vallée, le long du cours de l'Orbe. C'est là que le froid s'est accumulé. Un « *Combier* » me disait : « *Le froid s'est entassé sur l'Orbe.* »

J'ai cité encore le cas du 14 février, pour montrer que ces chutes thermométriques occasionnées par le rayonnement nocturne ne sont pas rares, surtout à la fin de l'hiver ; mais jamais encore, durant notre siècle, on n'en a vu une pareille due à une si complète coïncidence de causes concourantes.

Le Sentier, 20 février 1888.

Louis Gauthier, Contribution à l'histoire naturelle de la Vallée de Joux, 1890, Sté vaudoise d'utilité publique – extraits concernant les inondations et les records de froid.

De temps à autre, les lacs enflent à tel point qu'ils envahissent leurs rives, les routes qui les bordent, le pont qui les franchit, battant de leurs vagues les maisons des villages riverains, le Pont et les Charbonnières.

De pareilles inondations ont eu lieu en 1571, vers 1600

— 11 —

et quelques, en 1751, en 1817, 1867 et surtout en 1882 à 1883 en décembre et janvier. Alors, on venait en bateau du Pont aux Charbonnières et de l'Orient au Sentier, les flots du lac venant non loin de *Vers-les-Moulins*. L'amplitude de cette dénivellation semi-séculaire atteint 6^m69 ! On remarque, dans ce cas, que toutes les sources intermittentes du pied de la Côte (Piguet-dessous, Chez-le-Maitre, la Vourpillère, la Golisse, Rocheray) débitent beaucoup d'eau et que le premier entonnoir, celui du *moulin du Rocheray*, fournit au lac de l'eau en abondance. Il est probable que les autres ne débitent plus. C'est là le phénomène curieux connu sous le nom de *reflux des entonnoirs*, que nous nous expliquons, un peu prématurément peut-être, par un débordement de l'*Orbe souterraine* gonflée elle-même par des pluies abondantes ou une rapide fusion des masses considérables de neige du versant du Risoud.

Voici des preuves à l'appui ; ce sont des températures extrêmes observées dans les différents mois de l'année et qui reconnaissent pour cause le refroidissement de l'atmosphère et du sol pendant les nuits claires et calmes :

— 41°0 le 31 janvier 1888 ¹ .	— 3°5 le 16 juin 1890.
— 28°5 le 14 février 1889.	— 1°2 le 14 juillet 1888.
— 28°0 le 6 mars 1889.	— 1°9 le 28 août 1889.
— 11°7 le 13 avril 1890.	— 6°5 le 18 sept. 1889.
— 4°5 le 4 mai 1888.	— 7°5 le 16 octobre 1889.
	— 10°2 le 23 nov. 1889.
	— 25°0 le 15 déc. 1889.

Journal de Jean Meylan du Lieu

Décembre 1906

3, battu à la machine ; ouvriers : Humberst Ulysse, Lugrin Elie, Lugrin Auguste, Guignard Laurent ; temps doux, pluie

4, fini de battre et réglé les ouvriers à 2.- par jour, soit 16.- pour lundi et mardi 9 novembre 2021

7, vanné avec le moulin à vanner à Irmin Golay du Séchey

8, fini de vanner ; nous avons eu environ 80 quarterons orge de 1^{ère} qualité, très sec et blanc comme du riz

9, à deux heures ce matin, la Charmant nous a fait une génisse ; tout va bien, neige, froid

11, au Sentier, acheté un tonneau de vin, payé comptant ; pluie et neige, fort vent, très froid

12, très mauvais temps, neige en tourmente

13, neige en tourmente toute la journée, froid

15, le mauvais temps a tenu jusqu'à aujourd'hui ; le train a eu de forts retards et une course manquée vendredi

26, tempête de neige ; les communications interrompues sauf le chemin de fer qui a dû circuler jour et nuit pour maintenir la voie ; très froid ; lumière électrique interrompue pour deux jours

27, très froid, -30o

28, très froid, - 37o au Lieu, - 40o à L'Orient

Il convient ici de s'arrêter quelque peu sur ces extraordinaires températures. L'agenda de Julien Meylan est formel. Voici les copies de deux dates toutes particulières de 1906 :

DÉCEMBRE

27 Jeudi s Jean, évêq.

Très froid - 30 degrés

28 Vendredi Les Innocents

*Très froid - 37 au Lieu
- 40 à l'Orient*

Peut-on les retrouver sur quelque ouvrage ?

L'ouvrage ; John chez Jacques Golay, Chronique combière 1890-1923, Editions le Pèlerin, 1992, p.7, propose ceci au terme de 1906 : 1906-1907, **hiver terrible**.

La chronique annuelle de Samuel Aubert pour l'année 1906¹ dit ceci :

Les mois d'été et d'automne jusques et y compris novembre ont été remarquablement chauds et exceptionnellement secs.

...

Le jour le plus chaud a été le 8 août, moyenne + 21,05o et le plus froid le 28 décembre, moyenne : - 19.25o

Aucun record n'est donc signalé, et surtout pas cette température exceptionnelle enregistrée à l'Orient, de - 40o, ou au Lieu, de - 37o. Que Julien Meylan, pour l'Orient, l'ait entendu dire, et que l'on ait pu rajouté un ou deux degrés, c'est possible, mais pour le Lieu, il est difficile tout de même de mettre sa parole en doute. Il y eut donc ce jour-là des températures tout à fait remarquables à la Vallée qui ne sont officiellement pas enregistrées de manière précise.

René Meylan aurait-il pu en dire plus ? Non, car il se base bizarrement, pour son étude de 1929, en particulier sur les températures de notre haut vallon, uniquement sur des chiffres du XIXe siècle, ignorant complètement le premier tiers du XXe. Il arrive tout de même à signaler qu'il avait fait - 41o à la station du Sentier le 31 janvier 1888. Or donc les - 40o de l'Orient du vendredi 28 décembre 1906 sont donc possible ! Cqfd !

¹ FAVJ du jeudi 3 janvier 1907.

Samuel Aubert, considérations sur le climat de la Vallée de Joux, bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles, 1932 :

A tous les mois, il peut se produire des minima inférieurs à 0° ; la gelée nocturne appartient donc encore à la saison d'été. Chaque mois, juillet excepté, accuse une moyenne des minima absolus négative et encore, cette moyenne de juillet est-elle bien voisine de 0° ($-0,2^{\circ}$).

En janvier, des minima inférieurs à -25° se produisent assez rarement: 5 fois dans la série de nos 28 années, autant en février. A noter le minimum de -32° du 14 février 1929, par temps assez brumeux. Par ciel serein, le minimum observé eût été plus bas encore. En mars, des températures comprises entre -20° et -27° se produisent 7 fois dans la série avec un minimum absolu de $-27,4^{\circ}$ le 6 mars 1909. En avril: $-18,5^{\circ}$ le 13, 1913; -14° le 19, 1922. Il s'agit là de minima qui en certaines années, ne se présentent pas même en janvier ou en février. Au mois de novembre, des températures voisines de -20° (-19° à -22°) se sont produites 6 fois dans la série. C'est en décembre 1906, le 31, que nous avons noté le minimum absolu de ces 28 années: -34° .

Antérieurement, un minimum absolu plus extrême en-

core: -36° a été observé le 31 janvier 1888 par Gauthier, qui le même jour, au bord de l'Orbe, sous le Sentier, notait -41° (voir *Bull. Soc. vaud. Sc. nat.*, N° 100). A propos de cette observation, C. Bühler, dans son *Climat du canton de Vaud* (Bull. susnommé, N° 120, p. 51) écrit: « La Vallée de Joux présente, à cause de sa forme encaissée et sans issue, une intensité extraordinaire de rayonnement nocturne, aucune végétation arborescente n'y résisté. » Cette dernière affirmation est une erreur manifeste. Si froid soit-il, le fond de la vallée autorise la croissance des pins et des bouleaux et l'on pouvait voir jusqu'en 1914, le long de la route transversale entre le Sentier et l'Orient, une double rangée de peupliers trembles, fort vigoureux; ils ont été abattus pour l'élargissement de la route. Ailleurs, près du Brassus, au bord même de la rivière, prospèrent très bien des saules arborescents (*S. pentandra*, *daphnoïdes*).

Ces températures si basses ne se manifestent bien entendu que par temps serein, calme et dans le thalweg seulement. Le long des flancs boisés des montagnes, jamais les froids nocturnes ne sont aussi intenses. Ainsi :

le 17/I 1891 Le Sentier: min. -22 . Chalet Capt (stat. for. 1371 m.): -17
 le 31/III 1891 Le Sentier: min. -22 , Chalet Capt (stat. for. 1339 m.): -8

(C. Duloit. — *Bull. Soc. vaud. Sc. nat.* — N° 111.)

le 21/I 1903 Le Sentier: min. -20 , Chalet Capt: -4

le 5/II 1903 Le Sentier: min. -19 , Chalet Capt: -5

Ces observations se rapportent à des journées claires et calmes. Par temps agité, vent ou bise, les températures Chalet Capt et Sentier sont beaucoup plus rapprochées.

Il y a quelques siècles, au début de la colonisation, alors que le fond de la vallée était boisé, des minima aussi absolus que ceux qui ont été signalés, ne devaient pas se produire. Le climat thermique était plus régulier; il s'est détérioré au fur et à mesure du déboisement.

Si la Vallée de Joux se « réjouit » de froids nocturnes aussi intenses, dépassés en Suisse seulement par ceux qui se produisent dans le vallon de la Brévine, elle le doit non seulement à la dénudation de son large thalweg, mais aussi à sa forme en baignoire. En effet, dans les vallons qui s'ouvrent directement sur la plaine, l'air froid, au fur et à mesure qu'il se produit, en vertu de sa plus grande densité, descend et s'écoule au loin par le canal du thalweg.

À la Vallée de Joux, au contraire, dont l'issue vers le nord est barrée par la Dent de Vaulion, il s'épanche et stagne sous la forme d'une nappe glacée, dont on ressent d'autant plus la morsure que l'on descend les pentes qui aboutissent au thalweg.



Gravure de Pierre Aubert.

Et pour une fois une brochure complète Le Pèlerin :

Mise en page Rémy Rochat

LE RUDE HIVER DE 1907



Editions le Pèlerin
2008

INTRODUCTION

Il est ardu de retrouver le temps qu'il a fait pour une année donnée. Il n'est guère en général que la FAVJ pour nous en offrir des nouvelles, et parfois avec des détails forts alléchants. Mais encore faut-il que pour l'année en question il existe encore une collection, un fragment tout au moins. Ce qui n'est pas toujours le cas. Nos copies de la collection Paccaud ont leurs limites. Comme l'a aussi la dite collection qui possède quelques trous, et plus encore depuis que toute une série d'années a été perdue, hélas, mille fois hélas, matière absolument fondamentale, indispensable, notre sang !

Parfois d'autres sources peuvent compléter judicieusement les informations fournies par la FAVJ. Ici ce sera un copie-lettres des Glacières de Joux au Pont, de 1905 à 1909, qui nous fournira le plus de renseignement. Ce bon vieux Louis Golay eu fort à faire cette année-là. La neige gêne l'exploitation de la glace sur le lac Brenet, tout au moins retarde celle-ci, en trop grande abondance elle fait s'effondrer les toits des entrepôts. Elle ne sourit guère à cette époque-là, si ce n'est à ces satanés skieurs qui se rient eux, des difficultés, et qui l'affrontent, si épaisse soit-elle, le sourire jusqu'aux oreilles tandis que d'autres pellent et se les gèlent partout à l'extérieur où l'on travaille, principalement sur les voies de communications. On verra ainsi dans la série de photos que nous consacrons à cet hiver 1907, une multitude de bonhommes, paix à leur âme, ils n'ont plus froid au pieds depuis longtemps, s'activer sur la ligne PBr afin de la rendre à nouveau libre. On dit que les convois furent stoppés au Brassus au moins cinq jours. Nous attendons en conséquence beaucoup du rapport d'activité 1907 de cette ligne. Les passages consacrés aux problèmes liés à ce fameux début d'année 1907, si la publication peut nous parvenir, figureront plus bas.

Nous attendons aussi beaucoup d'une autre source, nos archives communales. Car enfin il n'est pas possible qu'il ait neigé autant et que cela n'ait pas laissé des traces dans nos vieux papiers. Les communes furent forcément sollicitées, car si la neige encombrait la ligne de chemin de fer, elle barrait aussi les routes et les chemins. Elle défonçait les toits. L'assurance incendie fut-elle amenée à payer la casse ?

Les photos sont nombreuses, avec cette chance unique qu'à l'occasion de ces fortes chutes de neige le photographe des éditions Phototypie Co. à Neuchâtel soit monté et qu'il ait pris plus de trente clichés de ce qui constitua tout de même un événement. On n'avait jamais vu ça de mémoire d'homme. On ne savait plus qu'en faire, de cette neige. Tout juste s'il ne fallait pas creuser des tunnels pour rentrer dans les maisons.

Le journal de John chez Jacques Golay, du Sentier, fait aussi mention de ces journées fameuses. On le retrouvera plus bas.

Il est évident que pour des recherches plus poussées que nous ne ferons pas, la consultation des journaux romands serait une nécessité. Peut-être y trouverions-nous matière à complément.

Etonnement les rapports des préfets de la Vallée ne signalent même pas l'événement. Il est probable que le titulaire, ces jours-là, du rester sagement dans son bureau, les pieds au chaud. Aux autres de peller, pas lui. On le suppose sans preuve, car il n'est pas dit qu'alors monsieur le Préfet n'ait pas été un homme simple qui ne rechignait pas à la besogne, d'autant plus quand il s'agissait de sa maison !

Toute cette population qui s'activa pendant des jours et des jours, c'est pénible, c'est tuant, c'est coûteux aussi parfois, mais cela, malgré tout, crée des souvenirs, laisse des traces que nous tentons de redécouvrir aujourd'hui.

L'ambiance est donnée par un article paru dans la Feuille d'Avis de la Vallée du 3 janvier 1907 :

La neige.

Une tempête d'une violence inouïe s'est déchaînée sur notre contrée les 26 et 27 décembre. Chassée par un joran furieux la neige est tombée en abondance pendant plus de vingt-quatre heures, formant dans les endroits abrités des amoncellements formidables. Quelle est l'épaisseur de cette nouvelle chute de neige ? Il est très difficile de l'évaluer, car elle est établie d'une façon très inégale ; mais elle ne doit pas être inférieure à 30 ou 40 cm. Le baromètre est descendu à un niveau exceptionnellement bas : 654 mm. le 28 décembre à 4 h. après-midi, soit 21 mm. au-dessous de la moyenne.

Pendant deux jours la circulation a été très pénible, mais non pas impossible.

Les trains du Pont-Brassus se sont vaillamment comportés. Aucune interruption de service malgré l'encombrement de la voie. Il n'y a eu que de légers retards causés essentiellement par les trains de la ligne Pontarlier-Lausanne.



Conditions météorologiques relevées depuis le 22 novembre 1906, lettres pratiquement toutes adressées à J. Krebs, directeur à Lausanne.

p. 245, du 22 novembre 1906

Le lac monte toujours doucement, il fait très doux aujourd'hui, sans pluie, la neige fond.

p. 249, du 27 novembre 1906

Ici il pleut ce soir, cela fera encore monter un peu la glace.

p. 251, du 11 décembre 1906

Il neige ferme ici, il y en a déjà environ 40 centimètres en rase campagne.

p. 252, du 4 décembre 1906

Nous avons toujours la pluie et le niveau du lac augmente encore.

p. 253, du 13 décembre 1906

Il fait très mauvais temps ici ces jours, il pleut ou neige chaque jour, le lac monte toujours, il est bientôt à 1006.

p. 254, du 22 décembre 1906

Depuis plusieurs jours nous avons le brouillard très épais, il fait froid ce matin, le thermomètre est descendu à 12 degrés au-dessous de 0. Le lac Brenet est complètement gelé, vers la glacière la glace mesure ce soir trois centimètres, le bout du lac de vers les Charbonnières elle a déjà 11 centimètres. Si le temps continue nous pourrions marcher carrément le 4 janvier prochain.

p. 255, du 22 décembre 1906

Vous pourrez venir à la glacière dès que nous commencerons, cela sera, si le temps continue, vers le 4 janvier 1907, en tous cas nous mettrons des avis dans les journaux pour demander des ouvriers dans le temps voulu.

P 256, du 28 décembre 1906

Ce matin il fait très froid, 27 degrés en dessous de 0o. Le temps se couvre à présent, nous allons encore avoir des bourrasques de pluie ou neige ces jours.

p. 258, du 31 décembre 1906

Ici ce matin il a fait une froidure, le thermomètre est descendu à 32 degrés en dessous de 0o, malgré un bon feu l'encre gelait à la plume dans le bureau, ce soir le

temps se couvre, le vent est joliment fort et le temps est relativement doux, il n'y a plus que 7 degrés en-dessous de 0°. Nous allons encore avoir de la neige ou de la pluie, je vous tiendrai au courant du temps que nous aurons ces jours.

p. 260, du 5 janvier 1907

Dès votre départ hier au soir il y a très peu neigé, la journée d'aujourd'hui a été calme avec temps couvert et 3 à 5 degrés en-dessous de 0. J'ai été vers les frères Mouquin et nous sommes allés sonder la glace du Lac de Joux, c'est la même chose qu'au Brenet avec seulement 6 centimètres de glace claire et le reste boue de neige. Nous sommes forcés d'attendre encore un jour ou deux.

p. 260, du 6 janvier

Il nous a fallu presque toute la journée pour déblayer la neige sur notre voie, ce sera encore de la glace de glacière vu que nous ne pouvons pas encore commencer sur le lac.

p. 260, du 10 janvier

Cela va de mal en pis, aujourd'hui toute la journée il a plu, de la pluie très fine, le thermomètre a toujours été en dessous de 0. Le baromètre baisse légèrement, c'est toujours le vent du sud par conséquent pas encore le froid.

Curieusement rien pour tout le mois de janvier. On retombe sur février.

p. 265, du 1^{er} février

La neige s'est enfin arrêtée de tomber, hier la nuit a été très calme, ce matin il fait froid (12 degrés en dessous de 0). Que de neige ! Je ne me souviens pas d'en avoir vu autant, en tout cas il n'y a pas possibilité de recommencer la récolte avant quelques jours, enfin dès que cela sera possible, nous ferons le nécessaire.

p. 266, du 1^{er} février

La neige recommence à tomber de plus belle ce soir.

p. 267, du . février

Nous avons toujours la neige.

p. 268, du 6 février

Le temps est un peu arrêté, mais il reste gris avec brouillard un peu élevé

p. 270

Le beau temps de ce jour m'encourage à recommencer l'exploitation, j'ai pris quelques hommes cet après-midi pour baisser l'Elinde, car le lac a encore beaucoup diminué, et il ne serait pas possible de charger les blocs au niveau où elle se trouve, demain si le temps continue à être favorable, nous commencerons les canaux.

La neige en plein lac est suffisamment dure pour supporter les hommes sans qu'ils se trouvent dans l'eau.

Le P.Br. a pu reprendre son service hier à 5 heures, à la voie, soit sur Vallorbe soit sur le Sentier, ils vont licencier les hommes ces jours prochains, alors nous en aurons suffisamment pour marcher avec une Elinde.

p. 272, sans date, après le 7 février.

Lavanchy & fils architectes, Vevey. Poids de la neige fait effondrer le toit ; prière vous rencontrer demain mardi train dix heures Lausanne.

p. 273, du 22 février

Vu le mauvais temps de ces jours nous ne pouvons vous expédier les wagons demandés pour aujourd'hui et demain, dès que cela nous sera possible nous vous aviserons du départ des wagons le jour avant. Le chemin de fer du Pont à Vallorbe ne fait pas les marchandises ces jours, la voie est trop encombrée par la neige, la récolte de la glace est suspendue momentanément.

p. 274, du 21 février 1907

Monsieur (adressée une fois de plus à J. Krebs Directeur à Lausanne), aujourd'hui il fait un temps déplorable de neige, il en est tombé aussi 30 centimètres, les hommes ont été très mouillés hier et nous aussi, ce matin il ne s'en est présenté qu'une quinzaine que j'ai occupé à déblayer la neige sur les toits et à étayer les fermes de la glacière no 5 et le couvert de la voie qui s'effondre aussi sous le poids de la neige. Cet après-midi j'ai chargé quelques wagons dès la glacière afin de suivre aux commandes, demain si cela est possible nous ferons notre possible pour marcher avec la machine.

Les trains circulent très difficilement, celui de 4 h 30 hier soir n'est arrivé au Pont qu'à 6 h 30, des avalanches lui ayant fermé la voie sur le Brassus, ils n'ont pu monter que ce soir à 4 h 40.

p. 277, du 10 mars 1907

Hier toute la journée nous avons eu la neige, par contre ce matin cela a changé en pluie fine qui tombe sans discontinuer, j'ai fait une remarque au niveau du lac ce matin à 10 heures jusqu'à maintenant 5 heures du soir, le lac a déjà augmenté de deux centimètres, je crois que nous n'aurons plus besoin de baisser l'Elinde.

p. 280, du 5 avril

C'est le dernier wagon qui sort directement du lac, ayant terminé notre récolte aujourd'hui même. Comme la glace n'est plus aussi belle que précédemment, nous remplaçons dans une certaine mesure la qualité par la quantité. Nous avons mis plus de 2000 kg de surcharge gratuite.

p. 283, du 12 avril

Nous avons toujours le froid et la neige ici.

Et nous abandonnons le secrétaire et gérant des glaciers, Louis Golay des Charbonnières, l'homme de confiance qui sera resté fidèle à cet entreprise pas loin d'un demi-siècle.

Nous retrouvons les problèmes météo du début de 1907 grâce à la revue « en 1907 », FAVJ no 1, du 1 I 1908, probablement rédigée par Samuel Aubert.

« Le climat exerce une influence profonde et continue sur les diverses manifestations de l'activité d'une population. Aussi, il n'est que juste que nous lui accordions la première place. L'hiver a été d'une rigueur inouïe : minimas extrêmes, tempêtes, rafales, chutes de neige surabondantes, rien n'a manqué. Aussi à diverses reprises, les communications ont-elles été interrompues et difficiles à rétablir. Ce terrible hiver laissera des souvenirs inoubliables.

Je me suis souvent demandé à propos des mauvais temps et des mauvais chemins si les générations actuelles sont plus ou moins courageuses et endurantes que leurs devancières. Je n'ose trancher la question car je n'ai pas vu ces dernières à l'œuvre. Mais quand je vois sur mon chemin, des jeunes filles, des ouvrières, des enfants se rendant à leur devoir, quel que soit le temps, je fais en moi-même la réflexion que notre jeune génération n'est pas si anémiée que d'aucuns veulent le dire. Il y a là avant tout une question de volonté. Grâce à la configuration topographique de notre contrée, celui qui veut affronter les éléments le peut toujours.

Cette énorme quantité de neige a cependant rapidement fondu et, le 15 avril, elle était à peu près disparue. Toutefois le printemps n'est pas venu. Les mois d'avril, de mai et de juin ont été normalement pluvieux et froids et ce n'est guère qu'à partir de la mi-juillet que la mauvaise saison nous a quittés.

Le reste de l'année s'est montré beau, chaud et suffisamment humide pour mettre de côté toute crainte de sécheresse. Octobre et novembre et la seconde quinzaine de décembre ont été spécialement doux et agréables.

...

Le chemin de fer Pont-Brassus a particulièrement souffert des rigueurs de l'hiver. Les interruptions de service ont été fréquentes, l'affluence des voyageurs a été moindre et d'autre part les frais de déblaiement de la voie ont été considérables. Néanmoins les recettes des quatre premiers mois – les mois d'hiver – sont supérieures à celles des mois correspondants de 1906. Cela tient à la quantité énorme de marchandises transportées pendant cette période sous la forme de wagons de paille et de fourrage ».

Le même Samuel Aubert donne l'année météo :

L'année météorologique.

— 2 911 1908
Chute d'eau totale à Sentier-Collège : 154,05 centimètres.

La station du Solliat ne fonctionnant que depuis le 1^{er} juin, nous ne pouvons donc comparer que les 7 derniers mois.

Du 1^{er} juin au 31 décembre, Sentier-collège : 83,81 cm.

Du 1^{er} juin au 31 décembre, Solliat : 88,23 cm.

La chute de 1906 comporte seulement 115 cm. 1907 est la plus humide des années du 20^{ème} siècle, exception faite de 1901 qui la surpasse de 7 cm.

Le mois le plus sec est novembre avec 46,8 mm. et le plus humide décembre avec 194 mm., janvier et mars qui ont été très neigeux accusent respectivement : 166 et 165 mm.

Une circonstance fortuite ayant causé un arrêt dans les observations thermométriques dans le mois de mai, il ne nous est pas possible de déterminer la moyenne de température de l'année. Celle des onze autres mois est de : + 4,382°.

Le mois le plus chaud a été août avec une moyenne de + 14,5° et le plus froid février, moyenne : — 7,55°.

Le jour le plus chaud le 5 août, moyenne : + 20,1° et le plus froid le 11 février, moyenne : — 17°.

La plus haute température observée dans l'année est + 30,4 le 5 août et la plus basse : — 28,4° les 9 et 11 février, ce qui nous donne une amplitude annuelle de 58,8°. Nos fonctions vitales s'accomplissant entre des limites aussi éloignées, on ne peut qu'admirer la merveilleuse résistance de nos organismes et leur non moins grande adaptabilité aux conditions d'existence.

La dernière chute de neige du printemps s'est produite le 19 mai et la première de l'automne le 15 octobre.

La congélation totale du lac a duré du 25 décembre 1906 au 24 avril 1907, soit 121 jours (114 jours l'hiver précédent).

La période hivernale, soit le temps pendant lequel la terre a été constamment couverte de neige, a duré du 30 novembre 1906 au 21 avril, soit 143 jours, soit à peu près les 0,4.

A signaler encore la fréquence des orages, la prédominance des vents du sud-ouest et d'ouest et la rareté des jours de bise.

Extraits du journal de John chez Jacques, « Chronique combière », Editions le Pèlerin, 1992, p. 7 :

1906-1907, hiver terrible.

1907

6 février : 1 m 80 de neige en rase campagne, train bloqué au Brassus du 2 février au mercredi 6 février 1907.

20 février : éclairs et tonnerre, pluie diluvienne, le soir, neige qui a duré 2 jours. Chute : 1,50 mètres.

25-26 avril : débâcle du lac.

7 juin : chauffé l'atelier.

1-2 juillet : chauffé l'atelier.

Archives de la commune du Lieu

Sans étonnement, l'hiver constituant l'ordinaire de nos gens, il n'y a aucune remarque dans les registres de procès-verbaux concernant les grosses neiges du début de 1907.

La comptabilité offre par contre de prendre connaissance d'un grand nombre de journées d'ouvriers ayant pélé la neige cette année-là. 4190 heures à 40 cts. de l'heure. Frais de triangle, 434.-

Mais on découvre aussi que si 1907 fut neigeux, sur un laps de temps très court, d'où la grande pagaille que cela occasionna, 1908 fut plus neigeux encore, avec un total des heures de pelletage de 4542.- pour 600.- de frais de triangle.

Par contre 1909 retrouve une normale, voire même un hiver plus faible que de coutume, avec 2765 heures de pelle, et des frais de triangle quasiment inexistants, avec 75.- Il se pourrait même bien qu'alors le dit triangle ne fut sorti qu'une fois.

Rien dans la correspondance, rien non plus dans le livre des procès-verbaux des Charbonnières consulté à titre d'exemple.

L'année 1908 quant à elle est analysée de telle manière dans la FAVJ no 1 de 1909, du 7 janvier :

« L'année agricole a été influencée par des facteurs météorologiques plutôt favorables. L'hiver a été long, neigeux, presque aussi neigeux que le précédent, mais si tôt la neige disparue le chaud est venu, l'été dirions-nous, car le mois de mai – exception faite de la série neigeuse et froide du 23 au 25 – et le mois de juin ont été extrêmement chauds. Il n'en a pas été de même des suivants qui, sans s'être montrés pluvieux, ont été plutôt froids. Il a gelé ferme en août et en septembre. Par contre les mois d'automne, octobre et novembre, ont été très doux et ensoleillés, beaucoup plus qu'à l'ordinaire ».

Revenant sur l'hiver 1907, des informations nous sont fournies par le neuvième rapport annuel de gestion du Conseil d'administration à l'assemblée générale des actionnaires du 29 juin 1908 de la compagnie du chemin de fer Pont-Brassus². On peut lire à la page 4 :

² Le Sentier, Imprimerie Jules Dupuis, 1908. Année 1907.

« L'hiver 1906-1907 s'est montré le plus rigoureux que nous ayons subi depuis l'ouverture de la ligne. Des chutes et des tempêtes de neige extraordinaires ont rendu le service extrêmement difficile et pénible. Malgré les plus grands efforts, le service a été interrompu plusieurs fois, entr'autres du 1er au 5 février, pendant quatre jours pleins. Le déblayage de la neige a absorbé des sommes considérables ».

On va découvrir ci-dessous, dans la partie comptable du dit rapport, les frais engendrés par ce rude hiver 1907, et pourtant malgré l'importance de ceux-ci, on peut tout de même lire dans la conclusion de la page 9 :

« L'exercice de 1907 offre le meilleur résultat que nous ayons enregistré depuis l'ouverture à l'exploitation de la ligne.... »

Ces dépenses se découvrent dans le chapitre « entretien et surveillance de la voie » sous le no 5 « travaux d'entretien et de renouvellement ». On prend connaissance du montant de 7 363,55 pour « déblayage de la neige et de la glace ». C'est énorme quand l'on sait que le coût total du personnel des gares était de 10158.15. Cette somme de 7355,55 était aussi un peu moins du tiers de la bonification aux C.F.F. pour la traction et la conduite des trains, éclairage des voitures et fourgons se montant à 26860.65.

Quand on découvrira plus bas le volume de la neige à déblayer et l'armada de travailleurs oeuvrant à dégager les voies, on ne s'étonnera pas trop de ces frais si énormes.

ICONOGRAPHIE

Nous avons la chance de posséder un grand nombre de photos de cette période de notre histoire météorologique grâce à la venue sur place de la maison Phototypie Co., à Neuchâtel. Nous ne possédons pas tous les sujets de cette série qui couvre au moins les numéros 9924 à 9952, c'est donc dire qu'il y aurait un minimum de 29 photos couvrant l'événement. Les photos sans numéros proviennent d'autres maisons. Par souci de cohésion de l'ensemble proposé, nous respecterons l'ordre des numéros :



9924. — Les Charbonnières (Vallée de Joux). — La Gare

L'une des plus belles peut-être, des plus romantiques. Nous sommes à la gare des Charbonnières. Le train vient d'arriver qui va poursuivre sa route en direction du Sentier. On attend juste que le photographe ait tiré son cliché et qu'il se retire de la voie pour repartir. Et tout ce petit monde, dont la desservante de la gare, est-ce déjà Mme Rochat-Capt, regarde avec intérêt les démarches de notre professionnel. C'est vraiment le cas de dire qu'il s'agit ici d'un instantané.



9925. — Vallée de Joux en hiver
Un train remorqué par deux locomotives

Deux locomotives pour affronter la raide pente des Epinettes. La plus belle des belles, une carte vraiment magnifique qui vous restitue l'ambiance intégrale de ces rudes hivers d'autrefois.



Petit détour par le Pont où les locaux ont trouvé la bonne combine, charrier les touristes avec des traîneaux de plaisance. En fait l'attelage ici-présent servira à remonter les lugeurs en direction de Pétra-Félix tandis que les dames les plus âgées ne sont là que pour la promenade.



Gare du Rocheray, qui n'est très certainement pas la plus importante. Et pourtant il faut y passer.



En direction de la Golisse. Le train file dans les bas de ce village avec une remarquable vaillance. Le photographe de la maison Phototypie a su se placer au bon endroit, utilisant l'église comme arrière-plan de qualité.



Au village même du sentier. Les rues ont été dégagée tant bien que mal. On compose. Et l'on promet de se souvenir longtemps d'un tel hiver. Sans penser une seconde que les situations météorologiques mêmes les plus extrêmes s'oublient avec une facilité remarquable.



Quelques pas plus loin, en direction du bazar, des enseignes qui ont aujourd'hui disparu. On s'interroge : cela va-t-il se poursuivre encore longtemps ?

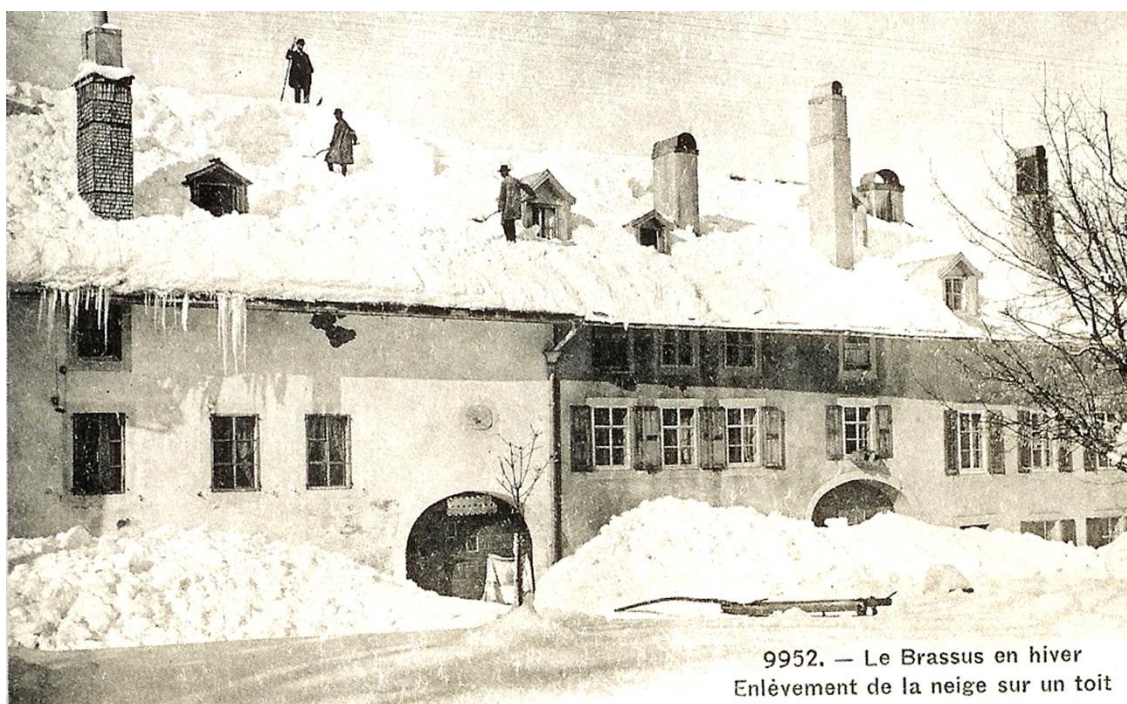


Tandis que sur les pentes les gamins en profitent un max et font les guignols devant le photographe qui le leur a peut-être demandé :

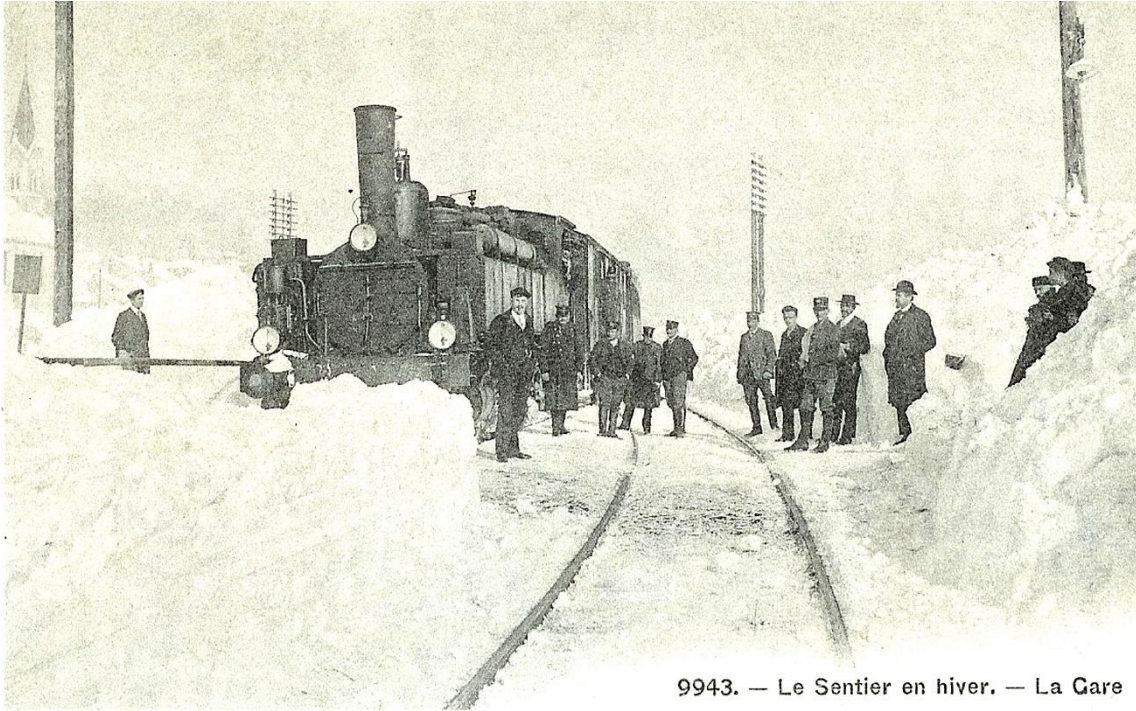
- Dîtes, les enfants, si vous faisiez croire que vous êtes tombés...



On fait deux pas contre le village et l'on retrouve les premières maisons, celle du centre étant l'Hôtel de Ville. Les toits peuvent servir de piste de descente. C'est inédit et cela donne un excellent sujet pour le photographe.



On se déplace au Brassus, ici pas question de skier sur les toits, mais plutôt de peler afin de décharger les charpentes qui pourraient céder en cas de pluies subites qui occasionneraient un poids vraiment formidable de cette neige ainsi accumulée et qui ne glisse que peu en raison des nombreuses lucarnes et cheminées.

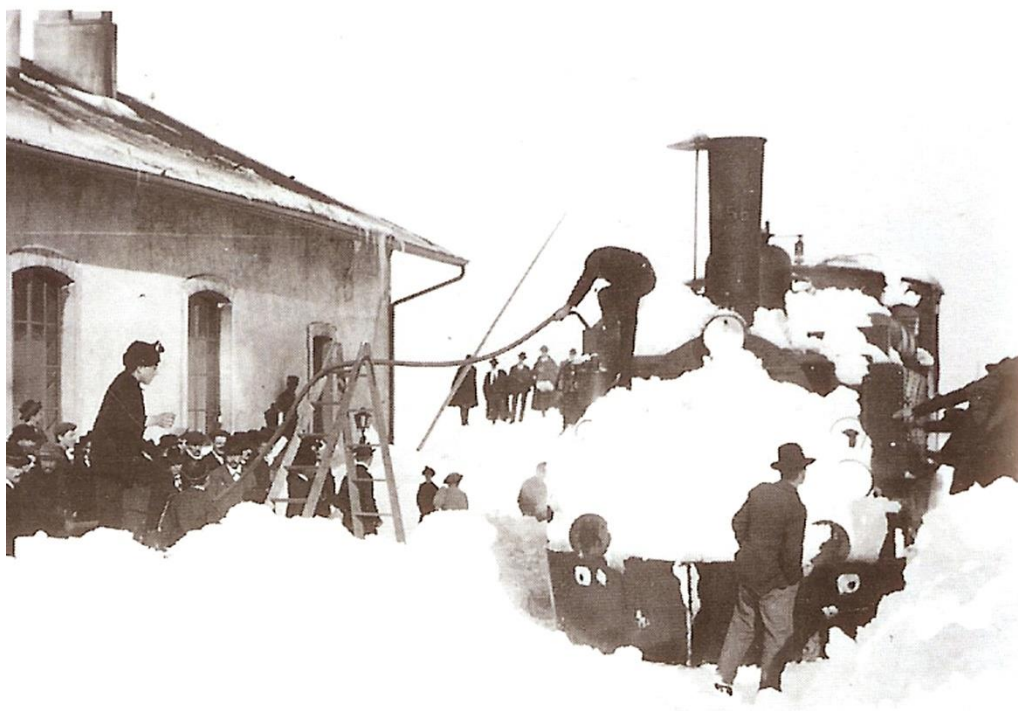


9943. — Le Sentier en hiver. — La Gare

Retour à la ligne de chemin de fer. Le personnel de la gare s'est complu ce jour-là à poser. On a véritablement l'impression que ces gens savent qu'ils témoignent d'un événement dont la postérité devra se souvenir.



Photo sans numéro, probablement autre que phototypie. Gare du Pont. Tout juste peut-on passer.



A la gare du Brassus. Le mécanicien fait le plein d'eau pour sa machine. Les curieux sont toujours nombreux. Bigre, un tel hiver, c'est quand même pas toutes les années.



La seule de toutes les photos proposées qui montre vraiment le travail des journaliers. Nous sommes apparemment ici sur la ligne Pont-Brassus, Les plus perspicaces tenteront de retrouver l'endroit.

Elle va comme de la ficelle, ou les problèmes de l'eau il y a un siècle dans nos maisons foraines

La rédaction 13 janvier 2023 7 h 00 min Pas de commentaire

INTRODUCTION

Une promenade aux maisons foraines des Charbonnières, à l'Épine en particulier. Arrêt auprès de la vieille fontaine dont le débit en ce mois de novembre a retrouvé de la vigueur. Pavés ronds à l'ancienne, vieille charpente de guingois, toit recouvert de tôles sous les lambris duquel se voient encore des tavillons de plus de cent ans d'âge. C'est là, en cet instant, un vieux passé qui renaît, celui-ci fixé autrefois par une lettre devenue «classique» de Mélanie Rochat, habitante de la partie de bise du voisinage de l'Épine-Dessus. Cette missive envoyée à sa fille Mina Denys-Rochat demeurant à Lausanne avec son mari et leurs deux enfants Georgette et Fernand dit Ferdi.

L'Épine, le 14 février 1929

Chers enfants,

Vous pensez peut-être qu'on est mort de froid. Il me faut venir vous rassurer. En effet, il fait bien froid depuis le commencement du mois. Il y a le matin au village entre -20° et -25° . Ce matin il y avait -30° . Et le pire, c'est l'eau. Inutile d'aller à la chambre de bain. On fond de la neige, de la glace, tout ce qui tombe sous la main. On compte tous les jours sur le cheneau, mais pas une goutte. Notre pauvre fontaine se défend autant qu'elle peut, mais elle va comme de la ficelle. On abreuve encore le soir et chez Sami aussi. Mais le matin, on abreuve devant la maison dans des cuves qui gèlent à mesure. Que d'eau chaude il faut. Le robinet va toujours, mais on attend à chaque instant qu'il va finir; au village, nombre de robinets sont gelés. Il n'y a plus que la fontaine au haut du village qui marche. Nos hommes ne peuvent guère aller au bois cette semaine. Lundi les trois bûcherons ont été au lit avec des forts rhumes. Cela va mieux mais tout le monde tousse. Cela n'est pas surprenant. James est bien ennuyé, pas seulement pour l'argent qu'on ne gagne pas, mais le travail qui ne se fait pas. On ne se plaint pas. On est encore dans des privilégiés car on a assez de bois. Mais on ne peut pas laisser éteindre le feu de la cuisine. Il faut chauffer la cave. On a des pommes de terre gelées. Moi qui les ai tant économisées cet hiver en pelant des petites.

Il faut encore que je vous dise qu'il y a des glaçons à nos cabinets. C'est tout dire. Ce matin, vendredi, il y a -30° au village. On a Elie aujourd'hui. Ils sont partis les quatre pour le bois. On ne sait le voyage qu'ils feront.

J'ai honte de parler de nous. Et vous, mes chers, comment supportez-vous ce froid? Le pauvre Ferdi a-t-il bien froid à l'école en y allant? Et tous ces enfants pauvres mal habillés, comme ils doivent souffrir. Et à Ouchy, ces deux chères amies ont-elles bien froid? Faites leur nos amitiés. Espérons que Dieu aura pitié de notre pauvre humanité et enverra un peu de doux.

Suivent des problèmes d'étoffes et d'habillement et puis une recette pour faire du sirop à la réglisse, de quoi mieux passer ce terrible mois de février. Et Mélanie de conclure:

Recevez, chers enfants, les baisers de toute la famille.

La grand-maman Mélanie



La fontaine de l'Épine ne paie pas trop de mine sous son vieux couvert. Elle tient quand même le coup!

Il convient de revenir sur ce mois de février 1929. Fut-il aussi rude que le décrit Mélanie? Samuel Aubert, dans sa chronique annuelle de la Revue de Lausanne (du mardi 7 janvier 1930), nous renseigne:

Météorologiquement parlant, l'allure de cette année 1929 fut très différente de celle des précédentes. Depuis longtemps, nous subissons les influences des courants atlantiques qui nous valent des hivers doux et neigeux, des étés frais et pluvieux. 1929 a rompu avec cette appartenance et a résolument placé le Jura sous le régime climatique continental caractérisé par ses hivers froids. Certes, cet hiver 1929 fut froid, rude et sec: -32° au minimum absolu.

Froid, oui! Mais tout de même moins froid proportionnellement qu'ailleurs, sur le plateau, car comme disait l'autre: «à la montagne, on a l'habitude d'être exposé au froid, aussi les maisons sont bâties en conséquence et on s'arrange pour faire du feu dedans, de sorte qu'avec -30° , on s'aperçoit moins du froid que ceux d'en bas avec -20° .

Mais revenons à la vie d'autrefois en ces maisons foraines, des Charbonnières en particulier. La petite-fille de Mélanie, Georgette, racontant ses souvenirs en 1992 dans

«Mes vacances à l'Epine», pouvait elle aussi témoigner des conditions assez précaires que l'on pouvait y connaître parfois:

Mon premier souvenir date de 1921. C'était lors de la sécheresse. Avec ma cousine Madeleine, j'avais alors cinq ans, nous allions chercher l'eau dans des bidons avec un petit char, d'abord au puits du Crêt de la Robe, sous le chemin formé des deux chemins réunis venant des deux Epine, dessus et dessous. Puis nous dûmes aller jusqu'au village, les puits étant à sec.

Il y aurait beaucoup à dire concernant l'eau de l'Epine. Chez mon grand-père il y avait l'eau courante à la cuisine, je n'ai jamais vu fonctionner la pompe (encore existante) amenant l'eau du puits sur l'évier de pierre dont l'écoulement conduisant l'eau sale dans le «creux du lavoir» était fermé simplement par un gros morceau de bois taillé en cône tronqué. A cette pompe avait succédé un robinet juste à la hauteur d'un seau. Mon oncle ne se serait jamais couché sans que le seau soit plein en prévision d'un début d'incendie. Ce robinet permettait d'utiliser le puits jusqu'à son étiage.

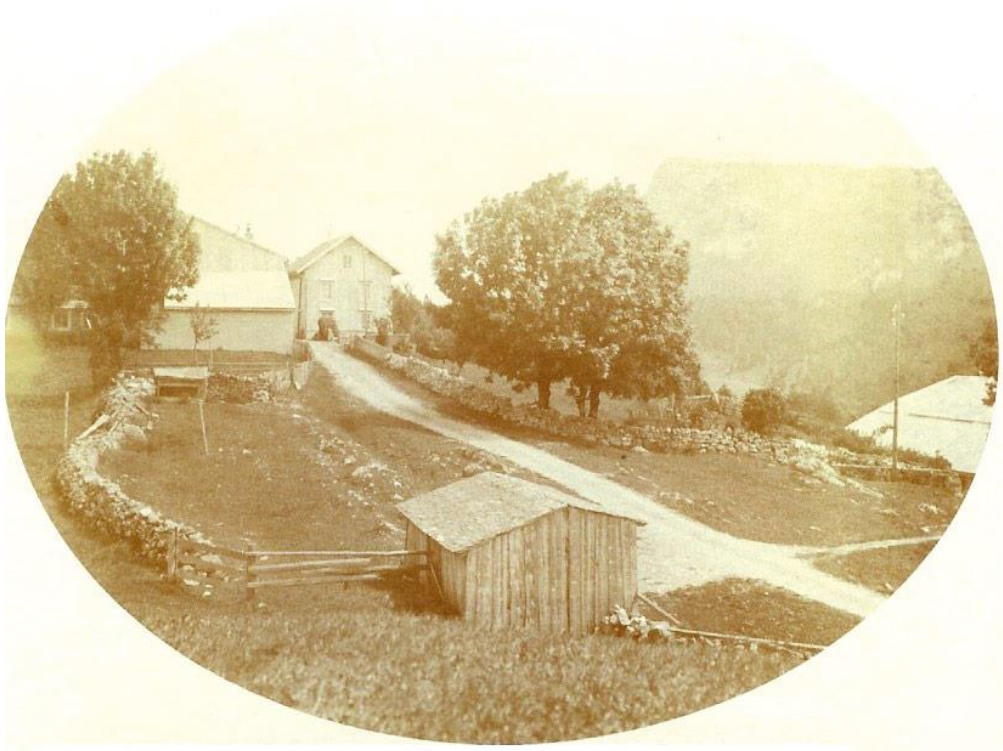
Cette eau avait deux particularités. Elle sentait la rouille à cause de l'état du tuyau et quand Milet, le voisin, purinait sur son champ derrière le puits, l'eau de la bouilloire dégageait une odeur fétide. Aucun de nous n'a été empoisonné. Il paraît qu'on ne disait rien afin de ne pas se brouiller avec les voisins. Entre celle-là et celle de la citerne chez «Cubet», qui pourrait dire laquelle donnait le plus mauvais thé! Quand il y avait peu d'eau, les enfants se lavaient les mains plusieurs dans la même eau dans une cuvette émaillée bleue que l'on nettoyait avec des cendres, le Vim n'étant pas en usage.

A la fontaine couverte l'eau était délicieuse, mais l'été elle coulait «comme une aiguille à tricoter». Il fallait qu'il y ait l'eau pour les vaches. Et les lessives, quel problème! Le lundi matin c'était la grande rivalité. Qui de Louise de l'Epine-Dessous ou d'Aline de l'Epine-Dessus arriverait la première à la fontaine avec son linge dans une «maître» transportée sur une berline?

Chez grand-maman, l'été, on faisait la lessive quand il pleuvait. La tante Clara dégrossissait et cuisait dans la vieille cuisine, sous la cheminée ouverte qu'on ne pouvait pas fermer à cause des hirondelles qui y nichaient. Le sol était recouvert d'énormes dalles bosselées et l'eau restait dans les creux. On l'y épongeait avec des morceaux de sacs de jute, car on n'achetait pas de serpillières. Pour rincer le linge en profitant de l'eau de pluie, on alignait des «boillons» sous le cheneau du grand toit, l'eau passant du plus haut au plus bas.

On le voit donc, en ces contrées éloignées du village, relié à l'électricité depuis quelques années seulement, le problème de l'eau, autant pour les humains que pour le bétail, restait un souci constant. Et celui-ci s'amplifiait encore dès que survenaient des périodes de sécheresse. Néanmoins, nécessité fait loi, on réussissait à pallier à tout.

Patrimoine de la Vallée de Joux



L'Epine-Dessus à gauche et l'Epine-Dessous à droite. Au milieu la fontaine.



Elie Rochat (1852-1940) et Mélanie (1853-1933) devant le vieux néveau de l'Epine-Dessus de bise.

Ce fut en février 1956.

Grands froids et bise. Les conduites d'eau gelaient. En plaine beaucoup d'arbres fruitiers furent anéantis par de si grands froids. Et dans toute l'Europe on grelottait.

Ceux qui ont connu ces mémorables journées, le froid dura presque tout le mois de février, s'en souviennent encore. Et s'ils ont perdu le souvenir de ces rudes semaines, le chroniqueur de la FAVJ, qui, à l'époque, n'était autre qu'Olivier Giriens, les leur rappellera!

Malgré la bise et malgré le froid

Comme chacun a pu s'en rendre compte, ni la bise, ni le froid n'ont entravé à aucun moment le déroulement de notre vie. Chacun trouvait son courrier dans sa boîte aux lettres et le journal lui apportant les nouvelles du monde extérieur.

Cette continuité, ne l'oublions pas, est le fait de toute une catégorie d'hommes qui ont pour tâche d'assurer les services publics. Pour

eux, ni la morsure du gel, ni l'âpreté du vent du Nord ne peuvent être prétexte à un abandon de la tâche quotidienne.

Nous pensons au travail infiniment pénible des hommes du service électrique. On sait en effet les incidences fâcheuses que peut avoir l'interruption du courant. Combien de chauffages centraux sont tributaires de l'électricité. Son absence peut avoir des conséquences quasi catastrophiques. Pour nous satisfaire, il a fallu que des hommes grimpent au haut des poteaux pour effectuer les réparations nécessaires. Nous avons pu constater aussi que le personnel du service électrique s'est efforcé de répondre le plus rapidement possible à tous les S.O.S. des propriétaires ayant leur conduite d'eau gelée.

Nous pensons aussi aux laitiers qui virent un matin le lait geler dans les boilles.

Nous avons enfin la vision du préposé à la voirie. Deux fois de suite il a rempli sa tâche dans des conditions extraordinairement difficiles. Ce n'est point une sinécure de ramasser tout au long du village les détritiques des ménages, de plus en plus nombreux, par une bise glaciale. Et la ménagère qui, au petit matin, avait ouvert avec précaution sa porte d'entrée sur la rue pour y déposer sa caisse à ordures, a pu la reprendre quelques heures plus tard vide de son contenu. La voirie avait passé, comme à l'ordinaire.

Nous devons dire notre reconnaissance et notre satisfaction à tous ceux qui, fidèlement, ont rempli leur devoir pendant ces jours pénibles.

FAVJ du 15 février 1956

CHRONIQUE DU FROID

Un saut en arrière

Nous sommes si habitués au confort que nous ne nous apercevons plus de sa présence. Dans nos appartements bien fermés règne une chaleur constante. La lumière brille dans la maison. Dans la cuisine l'eau arrive avec facilité et son abondance fait qu'on la méprise peut-être un peu.

Et voilà que, brusquement, le froid et la bise — une bise terrible — sont venus nous surprendre, se sont fauillés par les interstices des fenêtres, faisant des ravages et causant des dégâts partout.

Alors, la ménagère, depuis le matin où elle a constaté l'absence de l'eau, a fait vingt fois le geste machinal de tourner le robinet, et vingt fois a eu comme une surprise désagréable.

Alors l'eau, ce précieux liquide, a soudain repris de sa valeur, et tout de suite il a fallu en user avec ménagement.

Brusque saut en arrière, brusque retour vers le temps que connurent nos grand'mères. Heureusement que la fontaine n'est pas trop loin, cette fontaine si méprisée, hier encore. Il a fallu reprendre le seau et faire de nombreux voyages pendant la journée pour assurer le ravitaillement. Car il ne faut pas seulement de

l'eau pour la cuisine, il en faut encore pour les toilettes et ses exigences modernes.

La ménagère reprend alors inconsciemment le geste de la femme d'autrefois utilisant « la casse » pour remplir bouilloires et marmites. Le seau plein d'eau est là, près du po:ager et il faut veiller à ce qu'il soit toujours rempli.

On se rend compte alors quelle facilité représente pour la ménagère le fait d'avoir l'eau courante sur l'évier et on en mesure tout le prix.

Le ravitaillement en eau devient plus impérieux encore lorsqu'il y a des petits enfants ou des malades. On pense aussi à ces paysans qui doivent amener de l'eau pour toute une écurie. Peines supplémentaires et soucis nouveaux qui s'ajoutent aux autres soucis.

* * *

La vague de froid prolongée dont nous subissons encore les effets a tout de même eu son côté positif. Elle a montré que la solidarité entre voisins n'était pas un vain mot. A part une ou deux exceptions où on a vu des gens s'inquiéter d'avoir un supplément d'eau à acquitter pour avoir assuré le ravitaillement d'un voisin, il faut bien reconnaître que chacun s'est efforcé d'aider de son mieux les familles contrariées par le gel.

Il convient aussi de souligner l'élan de générosité qui s'est fait dans notre contrée. Par l'intermédiaire d'un certain nombre de citoyens de bonne volonté, des sacs de bois, des briquettes ont été remis aux personnes souffrant des effets de la basse température.

Nous pouvons également constater que le mauvais temps a fait monter à la surface des

misères et des peines dont on ne soupçonnait pas l'existence, dans notre région sur tout, où on pouvait croire que l'aisance était générale. Il faut bien admettre que ce n'est pas encore le cas.

Nous allons heureusement vers le printemps. Nous souhaitons vivement que la chaleur retrouvée fera disparaître tous les ennuis causés par le gel. Des dégâts assez importants ont été enregistrés un peu partout. Et le dégel risque encore de provoquer des surprises désagréables.

En attendant, nous sommes sûrs que tout le monde continuera à faire preuve de bonne volonté et d'esprit d'entraide, ce qui nous permettra de penser que si le « Combi » a pour une part la mentalité de la fourmi soigneuse de faire des provisions pour l'hiver, il sait quand même être un « prêteur » plein de compréhension et de bonne volonté. Pour une fois, la fable de La Fontaine est heureusement démentie par les faits. G60.

FAVJ du 22 février 1956.

Pénurie d'énergie électrique

Bien des auditeurs de la radio n'ont pas dû être d'accord avec le communiqué météorologique de dimanche nous assurant que nous ne devons pas craindre un changement de temps pour ces prochains jours.

En effet, la période de froid intense est venue s'ajouter à un manque chronique de pluie. De ce fait, le niveau des rivières et des réserves d'eau a baissé considérablement. Certaines usines au fil de l'eau ne travaillent plus qu'au tiers de la production normale.

On comprend donc l'office de l'énergie électrique fédérale d'avoir lancé un appel pressant à tous les consommateurs. Il importe avant tout d'économiser le courant et d'en laisser le plus possible à disposition de l'industrie nationale.

Diverses mesures ont déjà été prises. A Fribourg, par exemple, toutes les enseignes lumineuses sont éteintes dès la fermeture des magasins et la moitié des lampes est supprimée dans tous les établissements publics.

Il faut espérer que si chacun fait un effort, on arrivera à passer le point critique et empêcher que des mesures draconiennes soient prises.

• • •

Le S. E. V. J. de La Vallée nous prie, en outre, de rendre la population attentive au danger accru de gel des conduites souterraines lors de la période de froid vers laquelle il semble qu'on s'achemine. Attention de ne pas fermer trop vite les robinets. Que chaque propriétaire et locataire redouble de prudence pour éviter de nouvelles interventions onéreuses de la dégeleuse.

FAVJ du 29 février 1956.

Février 1956

Chute d'eau à Sentier-Collège . . .	18,8 mm.
Temp. moy. journal. . .	-11,5° (-3,2 en 1955)
Maximum diurne	+ 4° le 29
Minimum nocturne	-26,0° le 2
Moyenne la plus élevée	+ 1,0° le 29
» » basse	- 21,5° le 2
Nombre de jours pluvieux ou neigeux : 10.	

Tous les records du froid sont battus, en plaine comme à la montagne, à la Côte d'Azur comme dans le Sud-Ouest, pourtant protégé par l'énorme masse de l'Atlantique ! En Suisse, Bâle annonce une moyenne de -9°,3, inférieure à la normale de Moscou en cette saison ! Au XIX^e siècle, un seul mois fut encore plus froid : décembre 1879. Pour la Vallée, nous n'avons malheureusement pas d'observations. Nos grand-pères racontent cependant un fait curieux, qui illustre cet hiver extraordinaire : on pouvait voir à la Truite un bloc de glace découpé sur le lac et figurant un cube parfait de un mètre d'arête !

Chez nous, la moyenne de février 1956 bat de loin les températures extrêmes mesurées depuis 1900. En 1929, le froid dura plus longtemps, mais fut moins intense (janvier 29, moyenne -9°,1). Le cas est d'autant plus étonnant que décembre et janvier ont été d'une douceur anormale. Une fois de plus s'est vérifié le vieux dicton : A la Chandeleur (2 février), l'hiver reprend vie ou meurt !

FAVJ du 14 mars 1956.

27^e 1970

Le temps en avril 1970

Total pluviométrique à Sentier-Collège : 201,7 mm. ; moyenne journalière : + 1,3 ° (4,6 en 1969) ; maximum diurne : 17 ° le 18 ; minimum nocturne : -18 ° le 6 ; moyenne la plus élevée : 9 ° le 18 ; moyenne la plus basse : -8,5 ° le 6 ; nombre de jours pluvieux ou neigeux : 25 ; nombre de jours orageux : 1.

Avril 1970 bat de nouveau tous les records ! En rigueur, il n'est dépassé que par avril 1917 (moyenne + 0,5).

La première quinzaine fut hivernale, complètement, avec des chutes de neige quasi ininterrompues, atteignant le mètre, et des températures de janvier. La dernière semaine de même, avec d'impressionnantes « neiges » pour la saison (dans les 25 cm.)

Ainsi donc, l'hiver 69-70 dépasse en longueur tous ceux du siècle. L'enneigement, dans le Thalweg, achevé à la mi-novembre, a duré quelque 170 jours, alors que les hivers les plus longs, connus jusqu'à ce jour, n'ont pas dépassé les 150 jours.

La « Feuille » du 13 mai a publié une chronologie intéressante des débâcles du lac. Les dates indiquées correspondent avec celles de S. Aubert et les nôtres, sauf pour l'année 1947, que l'on s'obstine à vouloir classer dans les années froides, alors qu'elle est, au contraire, une des plus chaudes du siècle. Moyenne de mars 1947 : 3,1 ° ; d'avril 1947 : 7,9 °, etc., etc. Débâcle du lac : le 29 mars, et non le 7 mai !

Cette année, on le sait, le record a été battu, avec la date du 10 mai. On aura vu, chose jamais notée, le lac encore gelé le jour de l'Ascension ! Nous y reviendrons dans la chronologie de mai. P. B.

Débâcles du lac de Joux

13 V 1970

- ° 1888 : 8 mai.
- 1905 : 11-23 avril.
- 1906 : 15-17 avril.
- 1907 : 24-26 avril.
- 1908 : 26 avril - 2 mai.
- 1909 : 15-18 avril.
- 1910 : 22-25 mars.
- 1911 : 11-17 avril.
- 1912 : 1re débâcle : du 26 au 29 janvier.
2e débâcle : du 26 au 28 avril.
- 1913 : 5 avril.
- 1914 : 14-16 mars.
- 1915 : 15-18 mars.
- 1916 : 18-28 mars.
- ° 1917 : du 2 au 7 mai.
- 1918 : du 28 mars au 1er avril.
- 1919 : 20-23 mars.
- 1920 : 15-20 mars.
- 1921 : 21-22 mars.
- 1922 : 1-10 avril.
- 1923 : 5 avril.
- 1924 : 11 avril.
- 1925 : 28 mars.
- 1926 : 4 mars.
- 1927 : du 25 mars au 4 avril.
- 1928 : 7-18 mars.
- 1929 : 1-9 avril.
- 1930 : du 20 au 28 mars.
(une partie du lac pas gelée,
région L'Abbaye).
- 1931 : 6-8 avril.
- 1932 : 24-30 avril.
- 1933 : 1-17 mars.
- 1934 : 10-17 avril.
- 1935 : 9-12 avril.
- 1936 : 1re débâcle : du 1er au 10 janvier.
2e débâcle : le 25 février.
- 1937 : 1re débâcle : fin janvier.
2e débâcle : fin février.
3e débâcle : 16 avril.
- 1938 : 1-9 avril.
- 1939 : 1re débâcle : 20-25 janvier.
2e débâcle : 6-13 avril.
- 1940 : 12-18 mars.
- 1941 : 14-30 avril.
- 1942 : 1-5 avril.
- 1943 : 26-27 mars.
- 1944 : 14 avril.
- 1945 : 2 avril.
- 1946 : 26-28 mars.
- ° 1947 : 7 mai.
- 1948 : 12 mars.
- 1949 : 6 avril.
- 1950 : 20-23 mars.
- 1951 : 18-21 avril.
- 1952 : 31 mars.
- 1953 :
- 1954 :
- 1955 : 29 mars.
- 1956 : 15 avril.
- 1957 : 18 mars.

- 1958 : 25 avril.
- 1959 : 13 mars.
- 1960 : 18 mars.
- 1961 : 18 mars.
- 1962 : 24 avril.
- 1963 : 23 avril.
- 1964 : 2 avril.
- 1965 : du 31 mars au 2 avril.
- 1966 : 7 mars.
- 1967 : 1er mars.
- 1968 : 16 avril.
- 1969 : 9 avril.
- °° 1970 : 10 mai.

A midi, un glaçon de 500 mètres sur 300 environ, était encore en face de Groenroud ; à 14 heures, le lac est libre.

- ° Débâcles les plus tardives: 1888, 1917 et 1947.
- °° Débâcle la plus tardive: 10 mai 1970, record absolu.

Le mois de mars 1970 est le plus froid du siècle avec mars 1909.

Quelques cotes du lac

1921, 28 décembre :	999,82 m.
1947, 10 mars :	1000,38 m.
1949, 22 octobre :	1000,13 m.
1954, 16 mars :	1000,04 m.
1955, 17 et 18 janvier	1000,04 m.
1962, 15 décembre :	999,71 m.
1963, 10 mars :	998,91 m.
(cote la plus basse)	
1963, 26 juin :	1005,20 m.
(soit 108 jours après la cote minimum)	

Ecart entre l'ancienne et la nouvelle cote : 3,69 mètres.

Le 4 janvier 1883, le lac était à la cote 1011,12 m., soit 1007,43 m. à la cote actuelle.

Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Jean-Jacques Le Coultre, rue Centrale 41, à L'Orient, que nous remercions vivement.

Le temps en février 1970 18 III 1970

Chute d'eau à Sentier-Collège, 396 mm. ; température moyenne journalière $-2,7^{\circ}$ ($-4,8^{\circ}$ en 1969) ; maximum diurne, $+5^{\circ}$ le 3 ; minimum nocturne, -28° le 16 ; moyenne la plus élevée, $+3,5^{\circ}$ le 3 ; moyenne la plus basse, -17° le 16 ; nombre de jours pluvieux ou neigeux : 26.

On sait depuis longtemps que février est le mois le plus fantasque de l'année, celui qui bat les records ; Ainsi, février 1956 a battu tous les records de froid, avec sa moyenne de -11° . Février 1932 détient le record de sécheresse, avec 2 mm. de précipitations totales.

Ce dernier février n'a pas manqué à la règle : il a pulvérisé tous les records de pluviosité avec ses 396 mm. d'eau et de neige. Seuls, les mois de novembre 1944 et 1950 le dépassent, avec, respectivement 413 et 463 mm. d'eau.

La Centrale météo de Zurich nous dit d'ailleurs : cet énorme excédent est général pour toute la Suisse, sauf dans le Tessin méridional, anormalement sec !

Bien entendu, le déficit des heures de soleil est en proportion des précipitations. A La Vallée, on peut estimer à 30 heures le total mensuel, ce qui donne un déficit de 75 %.

Un pareil écart avec la normale va se compenser une fois ou l'autre... Sera-ce au printemps ou en été ? Plutôt durant ce dernier, car l'énorme couche de neige sur nos montagnes (jusqu'à 3 mètres), ne nous promet pas un avril bien chaud...

L'hiver, dont la nature a voulu faire un temps de calme et de repos, est devenu, par la faute des hommes, hélas, une saison détestable. Surtout, avant tout, à cause de cette 8e plaie d'Egypte : la circulation automobile ! Oui, dans Le Sentier en particulier, l'hiver est odieux. Odieux d'abord par le vacarme incessant des machines à déblayer la neige. Odieux ensuite, par ces tonnes de sel que l'on déverse sur les routes. Là, nous pensons avec beaucoup d'autres, qu'une enquête approfondie est de rigueur dans un avenir immédiat ! On se plaint un peu partout des dégâts : corrosion, rouille, saleté, causés par cette nouvelle « invention » ! Et que sait-on des effets tardifs du chlorure de calcium, composé toxique, sur la pollution des eaux ? Rien ou presque ! Là, comme dans d'autres domaines (insecticides), l'homme, cet éternel apprenti-sorcier, a suscité des périls nouveaux avec une insouciance stupéfiante...

Mais, après cette parenthèse nécessaire, revenons à notre étonnant février 1970 ! Les statistiques nous montrent que de grosses précipitation en février, sont toujours suivies d'un mars beaucoup plus sec. Jusqu'à plus ample informé, cette règle paraît se confirmer. Mars nous a ramené le beau temps !

Mais, d'ores et déjà, on peut parler d'un rude hiver ! et capricieux en diable, avec ses sautes de température. Serait-ce un effet des taches du soleil, qui touchent à leur maximum cette année ? Dans ce cas, attendons-nous encore à de grosses surprises !

P. B.

18^e 1970

Le temps en janvier 1970

Chutes d'eau à Sentier-Collège, 90,5 mm. ; température moyenne journalière, $-2,5^{\circ}$ ($-2,8^{\circ}$ en 1969) ; maximum diurne, $+7^{\circ}$ le 19 ; minimum nocturne, -23° le 3 ; moyenne la plus élevée, $+3,5^{\circ}$ le 10 ; moyenne la plus basse, -15° le 3 ; nombre de jours pluvieux ou neigeux, 17.

Les huit premiers jours du mois ont marqué la fin de la longue période de froid, qui avait débuté en fin novembre. Dès le 9, janvier s'est montré beaucoup trop doux, tout en restant assez sec et peu venté. La plupart des dépressions atlantiques nous ont épargnés.

Quand l'hiver n'a pas de neige, il a de la glace ! On a pu patiner plusieurs fois sur le lac entièrement gelé. Bien entendu, cette glace de « seconde main » ne valait pas celle du 14 décembre dernier, mais ceux qui l'ont essayée, le jeudi 29 en particulier, étaient ravis. Ce cadeau d'une patinoire de 8 km² ne nous est pas offert chaque hiver !

17 juin

Le temps en mai 1970

Chutes d'eau à Sentier-Collège, 49,2 mm. ; température moyenne journalière, 7,7° (10° en 60) ; maximum diurne, 22° le 25 ; minimum nocturne, -3° le 1 ; moyenne la plus élevée, 12,5° le 25 ; moyenne la plus basse +1° le 1 ; nombre de jours pulvieux ou neigeux 19. nombre de jours orageux, 2.

Comme on l'a noté souvent, la « liquidation d'un long hiver n'est pas une petite affaire, et c'est le printemps qui en fait les frais ! Ce dernier mois de mai en est une preuve : trop peu de soleil, et partant, des moyennes journalières médiocres. D'ailleurs, peu de gel nocturne, ce qui veut dire que les nuits claires furent rares. D'autre part, chose que l'on pouvait prévoir, mai s'est montré fort sec. A vrai dire, il a plu souvent, mais en quantités insignifiantes. Phénomène assez régional d'ailleurs. La centrale de Zurich annonce que certains secteurs de la Suisse orientale, ont reçu les 150 % de la normale, alors que le bassin du Léman, le pied du Jura et Genève en particulier, donnent un déficit de 60 %. La Vallée de même.

La moyenne thermique est trop basse de un degré environ pour l'ensemble des stations suisses, à part le Valais et le Tessin. Chez nous, l'écart négatif atteint 1,5%. Il en faudra, des chaudes journées, pour fondre les fabuleux amas de neige sur nos montagnes ! Selon certains augures, les « creux » du Mont-Tendre risquent de rester enneigés jusqu'au prochain hiver...

A ce propos, curieux se savoir quelle pouvait être l'évolution du temps après un pareil hiver, nous avons interrogé la Centrale de Zurich, qui note le temps depuis 1864. En particulier, selon les dires de nos grands-pères, l'année 1888 avait eu un hiver fort semblable à celui de 1970. Et voici la réponse :

Exact : l'hiver 87-88 fut très long et très neigeux. Puis, mai et juin 1888 humides et moyennement chauds, juillet... tenez-vous bien, très frais et pluvieux ! Août et septembre frais et trop pluvieux, octobre très frais et humide... le reste de l'année normal ! Charmant, n'est-ce pas ? Quant à l'hiver qui suivit, 88-89, il fut aussi très neigeux !

Heureusement, comparaison n'est pas raison et les exceptions sont nombreuses. De ces renseignements, nous retiendrons surtout ce point de sagesse : rien de nouveau sous le soleil !

Un joli démenti à tous ces articles sensationnels parus dernièrement dans nos journaux, prophétisant le retour aux périodes glaciaires, incriminant la bombe atomique, la pollution atmosphérique, que sais-je, et même les treize lunaisons de 1970 !

Non ! il faut le répéter : en météo, on a tout vu ! A ce sujet, la décennie 1880-90 fut aussi pauvre en beaux étés que celle de 1960-70.

P. Bd.

8 avril 1970

Le temps en mars 1970

Chutes d'eau à Sentier-Collège, 101,6 mm. ; température moyenne journalière, $-2,9^{\circ}$ ($+ 0,5^{\circ}$ en 1969) ; maximum diurne, 9° le 21 ; minimum nocturne, -23° le 7 ; moyenne la plus élevée, $+ 3,5^{\circ}$ le 24 ; moyenne la plus basse, -12° le 7 ; nombre de jours pluvieux ou neigeux : 24 ; nombre de jours orageux, 1.

Les records se poursuivent : mars 1970 est le plus froid du siècle avec son « confrère » de 1909. Si les précipitations ont été normales, et leur total même inférieur à la moyenne, l'insolation fut de nouveau déficitaire. En général, mars nous apporte une série de beaux jours. Cette fois, on les compte sur les doigts de la main. Les vents froids et neigeux du secteur NW ont soufflé avec une grande fréquence, inutile de dire que l'énorme couche de neige tombée en février n'a pas beaucoup diminué...

Les sportifs du ski comptaient sur une belle neige de printemps. Mais, en ce début d'avril, le temps ne montre aucune tendance à se stabiliser. Cela finira-t-il dans les bruines et la « mélasse » ? Ce serait un comble !

Nos belles montagnes enneigées sont d'admirables régions à promenades, et les amateurs de ski de fond augmentent rapidement... Un atout sérieux dans le jeu des dirigeants de notre tourisme !

Mais... mais ! Ces messieurs auront à résoudre un problème ardu : comment concilier les intérêts du tourisme et ceux de l'armée ? La « Feuille » du 25 mars nous apprend, en effet, que des tirs et des exercices auront lieu dès le 1er avril, jusqu'aux environs du 20 et peut-être au-delà, et ceci dans les régions qui vont du Noirmont au Mont-Tendre, en passant par la Thomassette et les pâturages du Lieu. Bref, les deux tiers de notre territoire sont « à ban », 4 jours par semaine ! C'est une servitude plutôt gênante !

Mais qui sait ? le temps, nouveau Salomon, va peut-être arranger tout le monde ! S'il pleut et neige sans discontinuer jusqu'à la pleine lune, selon certains augures, touristes et militaires n'auront plus qu'à rester au chaud !

Les paris sont engagés ! A quand la débâcle du lac ? A quelle date verrons-nous disparaître la dernière tache de neige sur le Mont-Tendre ? et dans les profondeurs du Risoux ? A titre de renseignement, la débâcle la plus tardive eut lieu le 7 mai, en 1947. L'été qui suivit fut beau et chaud ! surtout mai et juin. Avril, par contre, fut hivernal de bout en bout !

Presque plus personne ne s'en souvient. Et pourtant c'était incroyable. La SEVJ n'arrêtait pas de dégeler des conduites. Sauf erreur il fit près de 270 interventions. Les canalisations d'eau potable, surtout des anciennes bâtisses, gelaient les unes après les autres. Le thermomètre, au cœur des villages, était descendu à plus de -30° et devait le rester plusieurs jours. C'était un froid à couper au couteau. Il vous glaçait les poumons. A l'intérieur de notre remise, d'ordinaire nettement au-dessus de zéro même par les hivers les plus rudes, il faisait -10° . Et regardez-moi cette serrure. Les fourneaux ronflaient nuit et jour, les chaudières mises au maximum. Jamais vu ça, sincèrement. Gilbert Goy avait ainsi relevé -45° une certaine nuit aux Trois Chalets, dans la Combe des Amburnex. On n'imagine guère comment des animaux en pleine nature peuvent alors survivre. Et pourtant ils le firent.

Ce froid dura environ dix jours. Sitôt après, voici l'hiver normal. Et ces quelques jours exceptionnels, dont le souvenir aurait dû être gravé dans le marbre, on les oublia tout aussitôt. Et à peine quelques années plus tard, il était déjà devenu

difficile de retrouver à quelle époque ces grands froids nous étaient tombés dessus. Reste heureusement notre bonne vieille FAVJ et surtout les bulletins météo de P.B. qui seuls, ou presque, permettent de garder une trace tangible du temps qu'il a fait.

La neige et le froid 10^e 1985

Une nouvelle fois pour Noël la neige faisait défaut. Les téléskis étaient, bien malgré eux, contraints au chômage technique.

Les skieurs de fond avaient plus de chance. Le Risoud offrait de bonnes conditions, pour la pratique du ski étroit.

Avec le premier jour de l'an nouveau, la précieuse matière blanche faisait vraiment son apparition. Le 2 janvier les téléskis emmenaient les premiers skieurs sur les hauts.

Les habitués de la traditionnelle choucroute se retrouvaient au Marchairuz, toujours bien accueillis par la famille Rochat, dans une excellente ambiance, avec une « redescende » fantastique dans la poudreuse et au clair de lune.

Les températures sont aussi exceptionnellement basses. Au moment où nous écrivons ces lignes, mercredi matin 9 janvier à 6 heures: -52° et les jours précédents c'était la même chose voire pire, pas loin des -40° . Le lac est bien sûr complètement gelé.

Les garagistes n'en finissent plus de dépanner les automobilistes ; les camionneurs font du feu sous les réservoirs de mazout, le SEVJ se déplace de maison en maison pour dégeler les conduites. La pénurie d'électricité se fait sentir tant les chauffages d'appoint sont nombreux.

Et la météo n'annonce pas dans

l'immédiat un spectaculaire réchauffement. Il y a intérêt à bien se couvrir.

Ce froid sera peut-être salutaire pour les forêts et les lacs. On remarque après chaque période de très basses températures une diminution des parasites et une amélioration de l'atmosphère. Alors !

Pour notre part on s'est réchauffé vendredi 4 janvier avec les Artistes Associés, au Casino du Brassus (salle comble), en se régalant de Feydeau: « Chat en poche ». Une excellente soirée. Merci à tous les brillants acteurs.

phb.

LE FROID ! 171 1985

On a beaucoup parlé de records de froid ces derniers jours.

M. Gilbert Goy nous communique les températures relevées la semaine dernière aux Trois-Chalets, dans la combe des Amburnex :

Dimanche à lundi —42 degrés
Mardi à Mercredi —45 degrés
Mercredi à jeudi —34 degrés

On peut se fier au thermomètre. Il est étalonné et provient du centre météorologique de Payerne.

Les Trois-Chalets n'ont rien à envier à La Brévine !

phb.

Météorologie

DECEMBRE 1984

Chute d'eau à Sentier-Collège : 93,6 mm ; température moyenne journalière : environ +1,2 degré ; ensoleillement, la Dôle : 123 heures (126 en 83) ; nombre de jours pluvieux ou neigeux : 16.

Décembre reste trop sec et trop doux, presque deux degrés au-dessus de la normale. Durant la première quinzaine, le bel automne s'est terminé par une série de journées magnifiques. Savez-vous que, du 4 au 13 décembre, le soleil a lui autant d'heures que durant tout le mois de mai !

Dès le 15, le temps a pris tout doucement une allure de plus en plus hivernale. Dès le 30, une forte et froide bise nous a signifié que l'hiver était à la porte... Et les premiers jours de janvier ont montré que cette entrée était, ma foi, assez fracassante... on en reparlera en temps et lieu !

1984 METEOROLOGIQUE

Total pluviométrique : 1536 mm, (1845, en 83) ; température moyenne annuelle, env. 5,8 degrés (6,7 en 1983) ; ensoleillement, la Dôle, 1660 heures (1615 en 83) ; nombre de jours pluvieux ou neigeux : 183

(40) ; maximum pluviométrique : 44 mm, le 23 septembre.

A première vue, le bilan de 1984 ne diffère pas beaucoup de celui de 1983, mais dans le détail, c'est une autre histoire !

De 1984, on peut affirmer que ce fut une année sèche, alors même que le total pluviométrique est normal. Tout au long des saisons, on ne relève pas de grosses pluies, de vrais déluges, comme en 1983 (115 mm le 26 novembre !) Et le petit nombre d'orages est significatif ! La sécheresse, annoncée par un avril archipauvre en précipitations, se poursuivit en juin et juillet, au point de causer de l'inquiétude dans nos campagnes et dans le Jura. Mai fut détestable, par bonheur, il eut l'avantage de remplir les citernes ! N'étaient les deux mois mouillés de janvier et septembre, la moyenne mensuelle serait partout inférieure à la normale.

Faut-il voir là un facteur du dépérissement accentué de nos forêts ? C'est possible ! Mais les 3.074.207 (Chappuis dixit) autos qui roulent nuit et jour dans notre minuscule Suisse, font la belle part de ce malheur ! n'en doutez pas ! Que sera 1985 ? Attendons la fin de ce janvier hors série pour hasarder quelque pronostic !

Quand les conduites gèlent...

Beaucoup de conduites d'eau ont gelé à la suite du grand froid de ces derniers jours. Malheureusement les imprudences commises au moment de les dégeler ont déjà provoqué plusieurs incendies importants. Afin d'éviter de tels dommages, le Centre d'information pour la prévention des incendies (Cipi) de Berne vous rappelle quelques mesures de prudence. Il faut en premier lieu protéger les conduites contre le gel :

- Envelopper les conduites situées à l'air libre de laine de verre ou d'un autre matériau d'isolation approprié.
- En cas de danger de gel, fermer toutes les portes et fenêtres, étancher les ouvertures.
- Vider autant que possible les conduites se trouvant dans des locaux non chauffés ou froids.
- S'il n'est pas possible d'éliminer le danger de gel, il faut faire couler l'eau légèrement en un lieu protégé (ouvrir un peu le robinet ou la chasse d'eau du WC).

Si les conduites gèlent en dépit de toutes les précautions, il faut être particulièrement prudent afin d'éviter les incendies. Cela coûte dans tous les cas moins cher de faire appel à un plombier que de provoquer un incendie par imprudence. Il ne faut surtout jamais dégeler à flamme nue (chalumeau, lampe à souder, etc.) Un incendie peut se développer par conduction de la chaleur dans les tuyaux, même à un endroit non visible.

Pour dégeler une conduite, il faut la chauffer lentement avec de l'eau chaude ou un sèche-cheveux. Il est déconseillé d'utiliser un radiateur électrique, car la température élevée peut enflammer des parties de construction combustibles ou lameublement.

Même par froid glacial il faut être conscient du DANGER D'INCENDIE, sinon il pourrait vite faire trop chaud. Le travail du spécialiste n'est pas gratuit, et pourtant cela revient peut-être moins cher. Aidez à prévenir les incendies !

Janvier 1985 météorologique

Chute d'eau à Sentier-Collège : 141,5 mm : température moyenne journalière : entre -7 et -8 degrés. (voir texte) : ensoleillement, la Dôle, 91 heures (46 en 1984) : nombre de jours pluvieux ou neigeux : 18.

Le grand événement de ce mois ? le froid, évidemment ! D'emblée, remarquons que des minimas aussi bas sont plus que rares chez nous ! Samuel Aubert observe UNE fois -34 degrés, le 31 décembre 1906. Plus anciennement, le professeur Gauthier prétend avoir relevé -40 degrés au fond du Thalweg ? Ceci en 1888. Personnellement, j'ai noté -35 degrés, au Collège, le 11 janvier 1945, et -37 degrés le même jour, au bord de l'Orbe.

Et maintenant, voyons un peu les grands hivers du vingtième siècle et leur « enseignement » !

1929 : Janvier et février très rudes, moyenne -9 degrés, puis mars ensoleillé d'un bout à l'autre... et un bel été !

1945 : Janvier très rude, puis, chose étonnante, février et mars beaucoup trop chauds ! Un beau printemps...

un été rayonnant.

1956 : Février sibérien ! Avec la moyenne hivernale la plus basse jamais notée : -11,5 ! Des minimas de -50 degrés n'ont pas été notés, mais la bise forte et persistante rendit le froid très pénible, et destructeur aussi ! Printemps médiocre, été idem !

1963 : Un des hivers les plus longs ! Les frimas régnèrent de décembre à avril. Printemps froid, été moyen...

Enfin 1985 : La moyenne des 16 premiers jours de janvier est -13,5 degrés, mais celle du 17 au 31, environ zéro ! Enorme changement !

Notons que ces chiffres proviennent de La Chaux-de-Fonds. Ici, à La Vallée, nous n'avons plus de mesures thermométriques continues et régulières. Vu les minimas extraordinaires notés chez nous entre le 5 et le 12, il est possible que la moyenne de La Chaux-de-Fonds soit trop haute d'un bon degré !

En conclusion : un mois de janvier vraiment rude, nous donne bien quelques chances d'avoir un joli printemps... et même un bel été ! Bien entendu, sans garantie aucune !

P B

Neige :

28 11 1985

Tombez jolis flocons

Un hiver comme celui que nous vivons, du jamais vu. Sans neige tout d'abord, puis en janvier un froid exceptionnel puis en février chutes de neige exceptionnelles aussi mais pas seulement à La Vallée, qui y est par ailleurs habituée, mais aussi sur l'ensemble de la Suisse.

C'est d'abord le Tessin qui est paralysé plusieurs jours puis nos grandes villes. A Lausanne et à Genève c'est la grande pagaille. Nos citadins n'y peuvent rien et plusieurs jours durant le trafic est gravement perturbé. Les travaux publics sont débordés à tel point que les automobilistes sont priés de laisser leurs véhicules au garage. Les rues sont transformées en pistes de skis et de luges ce qui donne encore plus de difficultés aux pauvres piétons.

Remontons un peu vers notre Vallée jugée par certains de pays de loups. Là les Combiens en ont vu d'autres. Même durant les plus fortes chutes de neige, même par la grande bise on circule à La Vallée sans aucun problème. S'il faut des chaînes pour passer à Genève, à La Vallée les pneus à neige suffisent amplement.

C'est là que nous retrouvons nos services des routes et le très grand dévouement des employés qui de nuit comme de jour se sont dépensés sans compter pour que la circulation ne soit jamais entravée, à tel point qu'un Genevois me disait : « Venez voir à Genève on ne peut plus sortir en auto tandis que chez vous les routes sont de véritables billards ».

Merci, trois fois merci, à tout ce personnel qui a bien mérité la reconnaissance de toute la population.

Marcel Golay, L'Orient.

Météo - Février 1985

Chute d'eau à Sentier-Collège : 137,9 mm ; température moyenne journalière : entre $-0,5$ et -1° ($-3,2^{\circ}$ en 1984) ; ensoleillement, la Dôle : 111 heures (95, en 1984) ; nombre de jours pluvieux ou neigeux : 15.

Un hiver décidément bien capricieux ! Après janvier, qui nous offre deux images en contraste absolu, février renouvelle le jeu. Une première décade beaucoup trop douce, neige quasi disparue à la date du 10... Le Brassus s'en souviendra ! A ce propos, on entend toujours la sempiternelle plainte : les hivers ne sont plus comme autrefois ! Bêtises ! De tout temps, il y eut des saisons « chambardées » ! Eh ! les grand-pères, rappelez-vous les années 1936-1937 ! Et 1955 ! Le plus beau numéro de la collection ! Le Ski-Club charria des tonnes de neige, pour aboutir... à un fiasco complet ! Mais Le

Brassus a toujours pratiqué la devise de Mussolini : « Far da sè ! d'òù les Français, moqueurs, avaient fait le verbe faradasser !

Dans la deuxième décade, retour d'un froid assez vif, en plaine surtout, chose curieuse, et finalement, nouvelle victoire du « redoux » pour les derniers jours du mois. Malgré la semaine de beau temps du 18 au 21, l'ensoleillement reste très moyen, avec une moyenne thermique trop élevée de 2 degrés.

P. B.

FAVJ 14 III 85

La bise

- Je sens que je m'en vais, Emma. Dis-moi, quel temps fait-il dehors ?

C'était un autre jour de grande bise, avec de la neige qui se collait contre les façades exposées de ce quartier du village si mal situé. La bise se coulait sous les fenêtres qui joignaient mal. Elle vous glaçait les sangs, car impossible désormais de se chauffer et même qu'on bourrait à mort les fourneaux. La bise glacée était la plus forte, que l'on ne retenait pas, même en mettant des tissus sous les fenêtres pour tenter de la museler, ou des polochons qu'on était allé chercher au galetas. De la glace se déposait contre les murs de la cuisine. Il y avait longtemps que l'on n'avait plus vu ça, une bise pareille, depuis neuf jours qu'elle soufflait. Inutile de dire que les lacs étaient gelés. Et le froid était si vif, avec cette bise, que personne ne se risquait plus dehors, même avec un gros bonnet. Ça ne suffisait pas. On aurait eu les oreilles gelées, et puis le visage aussi, il aurait gelé. Alors on restait dans les maisons et c'est de là que l'on regardait les menées. La neige s'accumulait contre les maisons ou dans les ruelles, derrière les pare-neige, sur les routes, là où il y a des creux. On ne passait plus qu'avec peine d'un village à l'autre. Et au village, on ne voyait guère que les paysans sortir le fumier le matin et le soir, en fin de journée, qui fumait, déjà sur la brouette et puis sur le tas quand on l'avait déchargée. Et ces autres qui devaient mener des boîtes à vacherin. Ceux-là, ils allaient tant bien que mal, courbés, poussant des remorques, ou tirant des petits chars, emmitouflés des pieds à la tête, une grosse écharpe leur couvrant le visage.

On aurait presque été au paradis dans les maisons, dans la cuisine en particulier, si celle-ci avait pu se chauffer vraiment et malgré que l'on bourrait la cuisinière au maximum. La bise passait sous les fenêtres, cognait les carreaux, sifflait, mugissait, et l'on voyait de grandes vagues de neige, comme des frissons, courir sur le lac, en diagonale ou en travers, et nous venir contre. Et là-bas, à deux cents mètres, là où l'eau est libre, à cause de l'arrivée du canal souterrain, on voyait celle-ci fumer, avec, dans cet espèce de petit brouillard qui se formait, les oiseaux du lac, les foulques en particulier. Elles luttaient et vivaient malgré la bise. On se demandait alors comment elles arrivaient à le faire avec des froids pareils. Elles auraient du crever.

Crever ? C'est plutôt lui, Alexandre, qui le faisait. Il était là, dans son lit. La chambre heureusement donnait à vent. Il y faisait certes très froid, mais on ne sentait pas les courants quand les portes étaient fermées. Il allait mourir. Il le savait. Il n'était pas vieux pourtant. Mais c'était d'époque, où l'on mourait sans être vieux, de tous les maux du monde, surtout de celui d'avoir trop travaillé. Il avait de la peine à souffler. Et c'est ça qui lui pesait le plus. Autrement il ne sentait plus son corps. Il devenait froid avant que d'être mort. Il avait encore l'esprit. Il

pensait. Il pensait et puis il dormait. Et quand il pensait il faisait le tour de sa vie. Il se disait par exemple :

- Mais alors, moi, qu'ai-je pris de la vie, je n'ai fait que travailler ? J'avais pas seize ans que je le faisais déjà. Et j'ai travaillé tous les jours de ma vie, sans presque m'arrêter. Et maintenant, voyez, je m'en vais, et même que c'est avant l'heure.

Au moins il aurait le repos, lui qui s'était tant fatigué. On ne le dérangerait plus. La vie ne l'appellerait plus sans cesse pour qu'il aille. Et elle avait été quoi, sa vie, puisque aujourd'hui il s'en allait ? Il la trouvait petite, la vie de l'homme, toute faite de travail pour que l'on puisse nouer les deux bouts. Et puis voilà, on met les voiles. On lève l'ancre tandis que les autres, ils vivent. Ces mêmes qui lui disaient autrefois:

- C'est pendant que tu vis que tu dois jouir de la vie, pas après, quand tu seras mort.

Des réflexions de la sorte, à l'époque, ça le faisait sourire. La mort, pour lui, elle n'existait pas, ou alors elle était loin devant, mais pas en lui. Il souriait. La mort, c'était pour les autres, pas pour lui qui était en pleine force de l'âge.

Et maintenant qu'il était là et qu'il allait mourir, il pensait qu'ils avaient raison, les autres. C'est quand on vit qu'il faut jouir, mieux qu'il faut savoir que l'on jouit. Ainsi quand il allait travailler par les Landes à épancher du fumier, il aurait du comprendre qu'alors ce qu'il vivait, c'était le meilleur de son existence. Qu'il n'y aurait jamais autre chose, surtout pas en mieux. Que ce qu'il accomplissait, c'était sa vie. Le fondement. L'essentiel. Tandis que parfois il aspirait à d'autres choses, à ne rien faire par exemple, ou à voyager. Il travaillait, et il aimait ça dans le fond, mais sans le savoir. Simplement il se persuadait qu'il aurait pu avoir un autre destin possible, plus beau, plus grand surtout. Et ce qu'il rêvait, cette autre vie, des fois ou même souvent, il la situait au-delà des montagnes, mais pas ici où les choses étaient trop connues. Comme usées, des fois, les choses. A force qu'on les vive. Du premier jour de l'année au dernier. Ainsi ce village, il le connaissait si bien, lui, et du premier de ses habitants au dernier, du doyen au bouèbe naît les jours d'avant, que c'en était presque trop. Il connaissait trop aussi ces liens qui lient les gens d'une même collectivité. C'était complexe, ce réseau, et pourtant il ne s'y trompait pas. Il savait les fils, les solides, les rompus, cet enchevêtrement d'amitiés diverses ou de haines et de répulsions tenaces, cette complexité si extraordinaire de la vie humaine et de ses infinies ramifications.

Et maintenant il était là, tout moindré, dans la chambre devant, qui se mourrait, devant ou derrière, c'est selon, devant parce du côté de l'entrée de la maison, derrière par rapport au levant qui se donnait sur la façade opposée. Et la bise, quand sa femme rentrait pour lui apporter à boire, il avait toujours soif depuis quelques jours, c'était mauvais signe, il l'entendait gémir, crier, siffler, buter contre la maison par grandes rafales et des fois elle se donnait si forte qu'il croyait qu'elle allait tout emporter, et lui avec, tant mieux, ainsi il ne verrait rien du prochain passage.

- Je suis maudit, maudit, j'ai pas vécu, j'ai fait que travailler, j'ai connu que le pain noir et pas le blanc, qu'il cracha dans un accès de révolte. Je suis maudit, maudit, qu'il cria même à sa femme, avec sa voix cassée et les yeux mouillés.

Alors il regrettait sa vie. Et pour la centième fois il en aurait voulu une autre, derrière lui, en guise de consolation, maintenant qu'il faut mourir. Plus grande. Plus belle. Mieux remplie. Il n'avait pas vu passer les journées, et désormais il était là qui agonisait. Sans grandes souffrances, heureusement, depuis quelques jours, juste cette peine à souffler. Et puis cette angoisse par moment quand il se rendait compte une nouvelle fois qu'il allait mourir. Des bouffées le noyaient. Il croyait perdre pied. C'est qu'il voulait vivre. Et puis non, surtout se reposer, avec ce grand corps vide et nu et sec sous ses habits, et prêt pour qu'on le mette en terre. Il n'y pensait pas.

- Je ne le verrai pas, ça sert à quoi que je l'imagine ? Ce sera pour moi comme pour tous les autres, je ne suis pas original. Mes prédécesseurs, ils sont partis avant moi, alors, pourquoi pas moi ?

Il aurait voulu que ce soit plus tard. On ne choisit pas. Alors il faut se laisser aller dans les bras de la mort qui vous emporte. Où irai-je, qu'il se disait ? Il ne savait pas. Il ne croyait pas. Dieu ne lui était d'aucun secours, Jésus, le reste, il n'y avait pas prêté attention, d'aucune manière. Il ne croyait qu'à la terre, lui, qu'aux choses solides. A la terre mais non pas à l'argent. Il n'en avait pas. Il ne courait pas après. La terre, ses champs, les forêts, un petit coin à la lisière, quelques buissons sur le plat, et les arbres solitaires aussi surtout, les beaux feuillus qu'il regardait à chaque fois qu'il allait aux champs. Il les trouvait beaux. Il touchait le tronc, l'écorce. Il sentait en eux une vie qu'il tentait de comprendre. Il en était sûr, qu'il y avait une vie, une spiritualité en eux, tant ils étaient beaux et forts, rassurants. Mais beaux surtout, avec leurs grandes branches, et qui l'étaient tant qu'elles allaient même au-dessus du chemin. Il passait dessous, il levait la tête, il s'arrêtait pour regarder celui-là, puis il allait à d'autres. Et il était heureux près des arbres. Hélas, ici, dans sa chambre, il ne trouvait qu'une solitude poignante, presque affreuse, tandis que c'est sous un arbre qu'il aurait du s'endormir, assis sur un banc ou sur la mousse, le dos appuyé au tronc, qu'il puisse sentir cette pulsion lente qu'il comprenait. Et sa femme, qui était là, ça ne lui suffisait pas. Il aurait voulu le monde à ses côtés, il aurait voulu son enfance, ses jouets qu'il avait perdus, sa vie pleine et entière. Il aspirait à des choses infinies. Alors qu'il allait mourir. Mais charrette de bise, ne pourrait-elle donc pas arrêter, qu'elle me laisse un moment tranquille ?

Elle ne le faisait pas. On l'entendait nuit et jour. Elle se coulait dans la rue principale pour vous glacer les rares habitants du village, des Crettets surtout, qui y passaient. Et quand ceux-ci étaient entre deux maisons, ils recevaient parfois une bouffée si forte venue du lac, qu'ils perdaient presque l'équilibre. Quelles rafales ! Et quel pays ! C'est pas possible. On ne devrait pas l'habiter, le laisser seul, et puis nous autres les hommes, foutre le camp. On ne peut pas vivre, dans des pays pareils. C'est le Grand Nord, la Sibérie, l'épouvantable hiver qui te rend

dur comme du bois, corps et âme, et qui ne te permet plus de voir les choses d'une manière bienveillante.

- Emma, disait-il de plus en plus souvent. Et elle était là qui le regardait, les yeux humides. Lui il ne pleurait plus. Il l'avait fait ces jours passés. Et puis maintenant il avait les yeux secs. A cause peut-être des médicaments qu'il prenait pour aider au passage, et qui l'assommaient. De guérir on n'en parle pas. Pas d'illusion. Il était usé. Il était cuit. On ne fait pas un vivant d'un déjà mort. Foutu, rendu. Plus qu'à passer. Les affaires en ordre avec sa femme et ses enfants. L'autre jour, quand il pouvait encore penser et que le notaire était venu, un bon gaillard qui vous reconforte, presque comme un pasteur. Ne l'était-il pas d'ailleurs un peu ? Oh ! cette bise, qu'il y a dehors. Alors il fermait les yeux, et il la voyait à nouveau courir sur la route et se glisser entre les maisons, la neige recouvrant les fumiers, les planches que l'on sert pour y monter les brouettes. Les vaches étaient bien à l'écurie. Et pourtant il faisait si froid dès que tu quittais leur chaud, que dans les fourragères, juste à côté, les conduites d'eau gelaient. On ne savait plus que faire. Alors on s'était résolu à conduire les vaches à la fontaine dont on avait cassé la glace à grands coups de hache et de pioche. Du jamais vu. Février 1956. Des arbres gelaient qui avaient presque bourgeonné en janvier tant il faisait doux. Et lui, il ne serait même pas là pour constater les dégâts au printemps ou pour voir au contraire combien, la vie, elle est forte. Il reposerait quelque part dans la terre, il ne voulait pas penser où. Et il ne serait même pas bien, puisqu'il ne serait plus. Et que sa vie, sa pauvre vie de besogneux, ce serait alors exactement comme s'il ne l'avait jamais vécue.



Le plateau glacial de la Fontaine aux Allemands. Là aussi l'on pouvait se geler dans les maisons par grande bise.

